

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

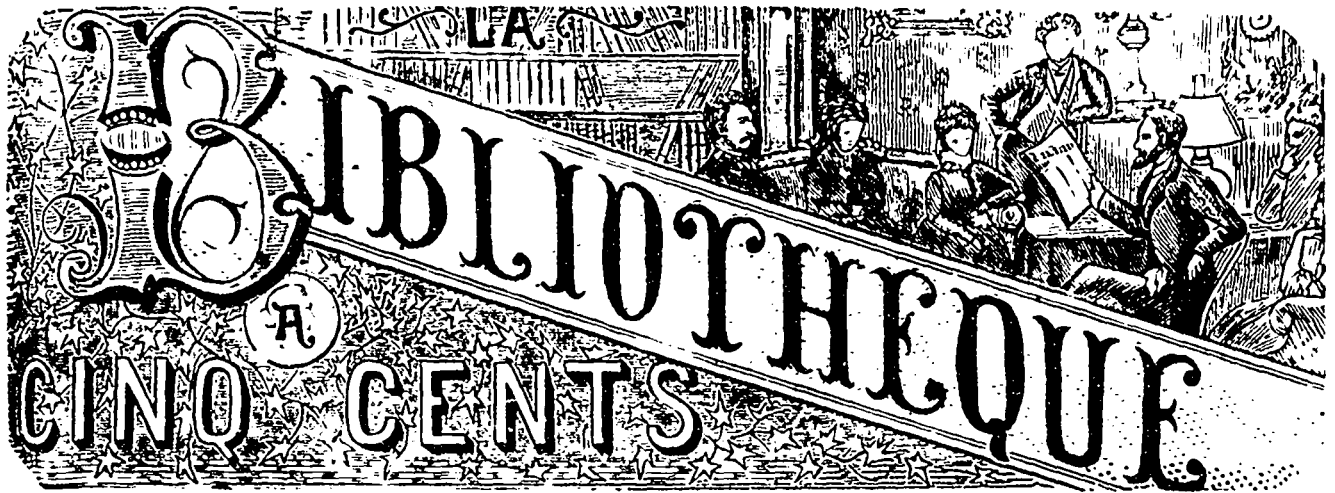
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

56368



Publié par Poirier, Bessette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }
\$2.50

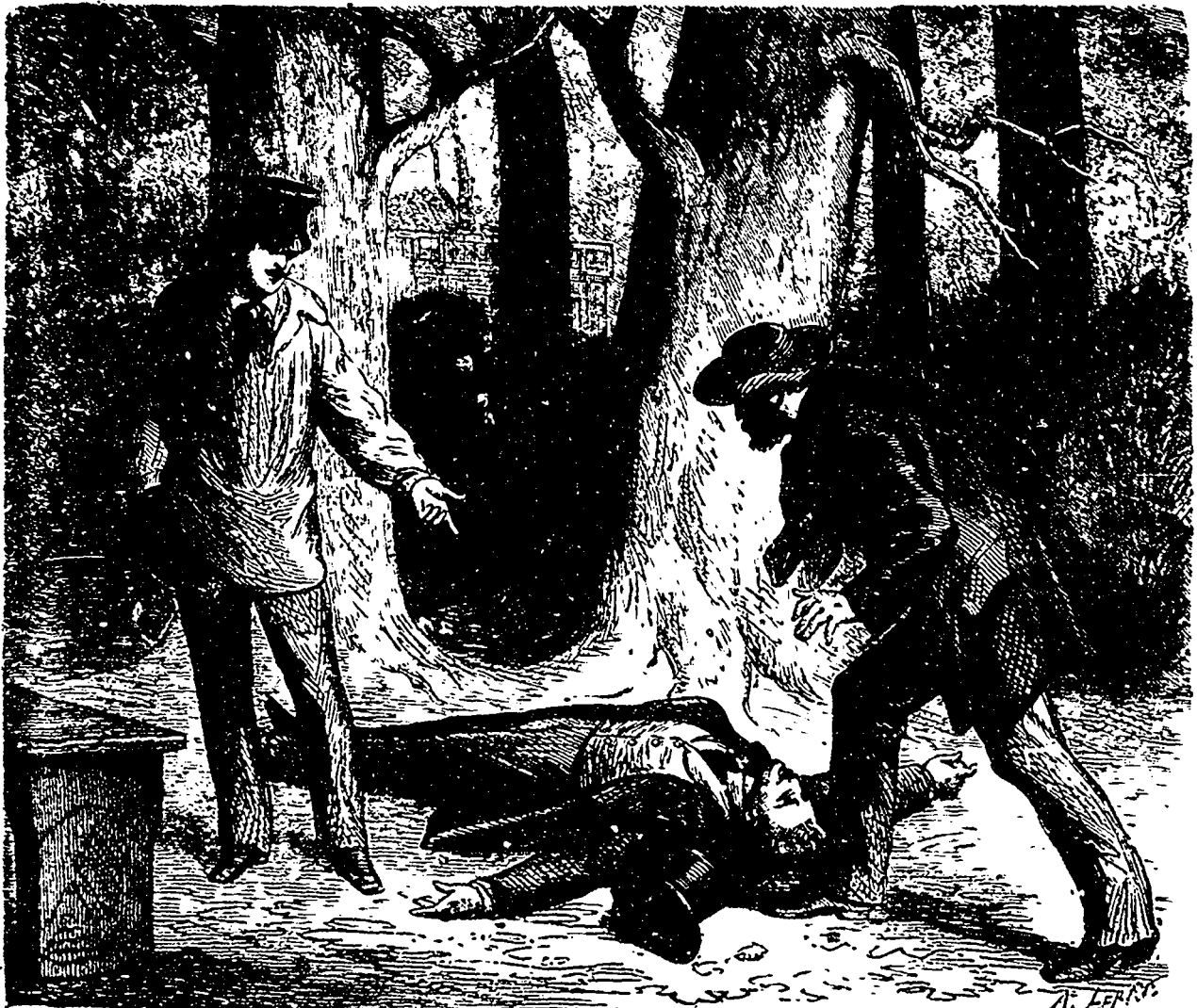
MONTREAL, 12 JUILLET 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 14

UN AMOUR SECRET

Sixieme Partie de "L'ANTRE DU CRIME," par Xavier de Montépin.



— Est-ce qu'il est mort ; m'sieu ?... demanda La Fouine. (Page 328)

UN AMOUR SECRET !

Sixième partie de L'ANTHE DU CRIME

I

Il venait de consulter...

Donc il avait à combattre une maladie !... il lui fallait des soins !

Le cœur de Marthe bondit de nouveau, mais cette fois ce fut de douleur et d'angoisse.

L'orpheline essaya de se rassurer en se persuadant qu'elle était dupe d'une ressemblance d'organes, mais elle n'y parvenait point.

—Si je pouvais voir, murmura-t-elle.

Quittant aussitôt son siège et s'approchant de la porte avec précaution, elle se pencha et mit son œil au trou de la serrure.

Elle voyait, mais le champ de son regard était limité, et juste en ce moment le docteur venait d'appeler Raymond et Paul auprès du microscope, et les trois personnages ne se trouvaient pas dans l'espace restreint qu'embrassait sa vue.

Ceci n'empêcha point la jeune fille de rester à son poste d'observation, attentive, anxieuse, tremblante.

Le docteur parlait.

—Regardez, mon cher enfant, dit-il à Paul en lui désignant le microscope, et décrivez ce que vous verrez...

Le jeune homme appliqua son œil à l'orifice supérieur de l'appareil grossissant, disposé à peu près comme une lorgnette à un seul tube, et examina curieusement la gouttelette placée sur le morceau du verre.

—Eh bien ? demanda le pseudo-Thompson.

Paul répondit :

—Je vois une large goutte d'eau au milieu de laquelle se trouve un globule rouge...

—Formant à peu près un douzième de la goutte, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Eh bien ! la partie rouge est un globule de sang enveloppé d'un liquide incolore, qui devrait être du sang aussi, mais qui n'est qu'une sérosité résultant de l'anémie... Je suis fixé à cette heure sur la quantité de sang que contiennent vos artères et vos veines... Venez vous rasseoir près de moi et causons.

Le docteur reprit son fauteuil.

Paul se réinstalla à côté de lui.

Marthe avait toujours l'œil fixé sur l'intérieur du cabinet par le trou de la serrure.

Elle vit passer des corps dont les têtes se trouvaient hors du champ de son rayon visuel, puis, ces corps s'étant assis, elle aperçut les visages...

Paul se trouvait juste en face d'elle, en pleine lumière.

En voyant ses joues pâles, ses paupières rougies, ses lèvres décolorées, Marthe ne put retenir deux larmes.

—C'est bien lui, hélas !... se dit-elle, quel changement !... Combien son mal doit être grave !

—Vous êtes un travailleur, n'est-ce pas, mon enfant ? demanda le médecin au jeune homme.

—Oui, monsieur le docteur, j'aime l'étude.

—Vous avez, dans ces derniers temps, étudié beaucoup...

—Beaucoup, c'est vrai...

—Lorsque vous marchez vite ou que vous vous livrez à quelque effort inaccoutumé, n'éprouvez-vous pas des palpitations de cœur ?

—Oui, plus ou moins fortes, selon la rapidité de la marche ou la somme de force dépensée...

—Etes-vous quelquefois triste sans motif, fatigué sans raison, capricieux et facile à irriter ?

—Cela m'arrive souvent... trop souvent...

—Eh bien ! ce sont les plus fréquents entre les symptômes généraux de l'anémie... Votre sommeil est-il agité ?

—Presque toutes les nuits...

—En outre votre respiration est saccadée, votre pouls irrégulier... Votre constitution n'étant pas très forte, les excès de travail ont facilement, et depuis longtemps déjà, développé chez vous l'anémie, mais ceci ne doit point vous inquiéter... Je prends l'engagement de vous guérir, et très vite, pour peu que vous vous y prêtiez...

—Monsieur le docteur je suivrai ponctuellement vos ordonnances... Tout ce que vous me direz de faire, je le ferai.

—Je n'en doute pas, mais ce n'est pas seulement de votre obéissance que j'ai besoin, c'est de votre confiance... il me la faut absolue, sans restriction...

—Je vous assure, monsieur le docteur, que j'ai la plus grande confiance en vous...

—Il ne suffit point de le dire, il faut le prouver...

—Comment ?

—En me répondant avec une entière franchise, quelles que soient les questions que je vous adresserai...

—Je suis prêt...

—Nous allons voir... J'ai été péniblement surpris du changement survenu dans votre apparence en un laps de temps de huit jours à peine... Je crois pouvoir vous affirmer que le brusque délabrement de votre santé, trop visible sur votre figure, ne provient point de l'anémie.

Raymond regarda le médecin avec autant d'admiration que d'étonnement.

—Lui aussi pensa-t-il, lui aussi croit à l'existence de quelque douleur secrète... C'est une véritable divination !

Paul avait tressailli.

Marthe, haletante, retenait son haleine pour mieux entendre.

—Mon cher enfant, poursuivit le pseudo-Thompson avec une véritable action, un médecin est un ami auquel il faut se livrer sans réserve, comme à un confesseur... On ne doit rien cacher à l'un si l'on veut la guérison des maladies de l'âme, ni à l'autre si l'on veut la guérison des souffrances du corps. Or, vous nous cachez quelque chose, à votre père et à moi... Vous avez une douleur... un tourment... un chagrin peut-être... Voyons, faites un effort, et répondez franchement.

—Vous vous trompez, monsieur le docteur, murmura Paul avec contrainte, je n'ai rien... je vous assure que je n'ai rien absolument rien...

Jacques Lagarde secoua la tête.

—Vous ne me persuaderez point cela, mon enfant... reprenez ensuite ; ma connaissance des hommes me permet de lire dans votre âme et dans votre cœur aussi couramment que dans un livre... A côté du mal physique signalé par moi chez vous, et facilement guérissable si vous le voulez, il y a la souffrance morale, que je ne puis traiter puisque j'ignore quelle est sa nature, mais dont j'ai constaté l'existence, et qui vous tue...

—Je vous en prie, monsieur le docteur, je vous en supplie, fit vivement le jeune homme, ne m'interrogez pas...

Raymond intervint.

—Cher fils, s'écria-t-il, quel mauvais esprit te pousse à l'obstination dans le silence ! Ne comprends-tu pas qu'il s'agit de te sauver la vie, de te rendre ta santé ?... Moi aussi j'ai deviné que tu éprouvais une douleur, un chagrin, un tourment...

—Mon père... mon père... bégaya Paul, vous me torturez.

—Songes-y, mon enfant, continua Raymond, songes-y donc !... Si tu mourais, que deviendrais-tu, moi, sur cette terre où je resterais seul ?... Pense à ton père qui t'aime plus que tout et qui n'a que toi à aimer... Dis-nous franchement quelle est ta souffrance. Nous chercherons à la soulager et nous y parviendrons sans doute... Fais-nous connaître ton chagrin, et je me sens de force à remuer le monde, s'il le faut pour le dissiper !...

Paul serra son front dans ses mains fiévreuses...

—Oh ! mon secret... mon secret... fit-il avec une sorte de terreur, ils vont me l'arracher !...

Jacques Lagarde eut un sourire aux lèvres.

—Croyez-vous donc, demanda-t-il, croyez-vous qu'il soit si difficile à deviner, ce secret que vous voulez défendre contre nous ? Vous ne pouvez avoir, à votre âge, qu'un secret à cacher, un secret d'amour...

—Tu aimes ? s'écria Raymond.

Marthe ne respirait plus.

En entendant la question posée par Fromental à son fils, elle appuya la main sur le côté gauche de sa poitrine, afin de comprimer les battements de son cœur qui lui semblait prêt à se rompre.

Paul allait-il répondre ?

Allait-il la nommer ?

L'aimait-il en effet ?

En face de ce triple problème, Marthe se sentait près de défaillir.

II

Soudain, le jeune homme prit un parti.

—Eh bien ! oui, monsieur le docteur... Eh bien, oui, père... s'écria-t-il en se levant et d'une voix fiévreuse, vous ne vous trompez pas... j'aime !... j'aime de toutes les forces de mon âme...

—Et c'est cet amour qui te tue ? demanda Raymond effrayé.

—Je ne sais s'il me tue, mais il m'étreint... il me dévore...

—Celle que vous aimez est-elle donc indigne de vous ? fit Jacques Lagarde.

Indigne de moi !! Quel blasphème... Elle est aussi pure qu'elle est belle, j'en suis sûr, comme je le suis de l'aimer...

—Eh bien ! alors, pourquoi souffrez-vous ? Y a-t-il donc entre elle et vous quelque obstacle insurmontable ?..

—Il y a le plus terrible de tous... Elle est perdue pour moi... Je ne sais où la retrouver... Si j'avais la certitude de n'être point séparé d'elle à tout jamais, je pourrais espérer... je ne souffrirais pas... j'attendrais...

—Comment se peut-il que vous ne sachiez où la retrouver ? Vous la connaissez, cependant ?..

—Je ne la connais pas... j'ignore son nom... je ne sais rien d'elle... Je la vis un jour et je fus ébloui de sa beauté... je lui parlai... elle me répondit... sa voix me charma... sa parole m'enchaîna... Brusquement, dès la première minute, je lui donnai mon âme... je l'aimai pour toute ma vie... Je ne la revis plus, sauf une fois, de loin... Un homme déposait un baiser sur son front... Ce baiser me fit souffrir comme si on me brûlait le cœur avec un fer rouge... Depuis, plus rien... elle est partie... Je ne sais où elle est, je ne sais si elle reviendra...

Cette jeune femme est peut-être mariée... dit Jacques Lagarde...

—Je l'ignore... et cette ignorance me désespère... Peut-être la retrouverai-je un jour, et ce sera pour souffrir plus encore si elle n'est pas libre !... Maintenant, mon père tu sais mon secret... Vous connaissez mes souffrances, monsieur le docteur... Vous voyez bien qu'il n'y a point de guérison possible pour moi, à moins de retrouver celle dont le souvenir remplit ma pensée et qui désormais est toute ma vie...

—Elle est partie, dis-tu ? demanda Raymond.

—Oui, père.

N'as-tu pas cherché à savoir où elle était allée ?

—J'ai questionné sans rien apprendre... M'était-il permis d'ailleurs de poursuivre une enquête compromettante pour celle que j'aimais en secret et qui ne m'avait point donné le droit de l'aimer ?

Nous la chercherons ensemble, mon fils... Nous la retrouvons... et tu seras heureux...

Raymond avait prononcé cette phrase pour calmer le chagrin du jeune homme, pour lui donner quelque espérance, mais sans la moindre conviction.

Il continua, en prenant la main de Paul :

—Courage, enfant ! L'amour ne doit point faire mourir, puisque son but est de donner la vie !..

—J'ai décidé le malade à nous montrer sa blessure... dit le pseudo-Thompson, c'est beaucoup. Maintenant, monsieur, partageons-nous la tâche... Je guérirai le corps... Chargez-vous de la guérison de l'âme... Quant à vous, mon cher enfant, soyez homme, ne vous laissez point abattre et songez à votre père... Je vais écrire une ordonnance... Me promettez-vous de la suivre rigoureusement ?

—Je vous le promets, monsieur le docteur.

Jacques prit une feuille de papier et se mit à écrire.

Dans la pièce voisine Marthe, l'âme et le cœur suspendus aux lèvres de Paul, avait écouté avec une joie délirante l'avou du jeune homme auquel on venait d'arracher son secret.

Mais à l'ivresse de cette joie se mêlait une épouvante.

Paul souffrait par elle...

Paul la croyait à jamais perdue pour lui...

Et elle était là, près de lui, tout près... Une porte seulement les séparait !..

Elle n'aurait eu qu'à pousser cette porte, à se montrer, à dire à celui qui se mourait d'amour :

—Me voici... L'espoir vous est permis... Je suis libre et je vous aime !

Hélas ! elle ne le pouvait pas... Elle ne le devait pas...

La timidité virginale la condamnait à l'immobilité.

Le devoir la rendait muette.

Soudain une pensée traversant son cerveau la fit palpiter.

La consultation touchait à sa fin.

Paul allait venir sans aucun doute en acquitter le prix et, muni de son ordonnance, faire inscrire son nom sur le registre ouvert devant elle.

Il la verrait.

L'allégresse succéderait au chagrin, l'espérance au découragement. La maladie morale n'ayant plus de raison d'être, la guérison physique ne se ferait point attendre, et de cette guérison elle pourrait revendiquer une large part !..

De nouveau, elle entendit la voix du docteur.

La conversation était terminée.

Marthe courut reprendre sa place.

—Voici l'ordonnance relative à votre régime, mon cher enfant, dit Jacques à Paul en lui tendant une feuille de papier, puis il ajouta en prenant une boîte sur son bureau : Et vous trouverez là-dedans les granules que je vous ordonne... Dans huit jours revenez me voir... et surtout revenez le visage joyeux et le cœur tranquille... C'est vous, monsieur, que cela regarde... poursuivit-il en s'adressant à Raymond qui répondit :

—Soyez tranquille, docteur.

—Songez que là est le salut.

—Je ferai l'impossible.

—C'est ce qu'il faut.

Après un silence, Fromental reprit avec une nuance très visible d'embarras :

—Permettez-moi maintenant, monsieur le docteur, de vous demander quel est le prix de la consultation, par conséquent ce que je vous dois.

—Cher monsieur, répliqua Jacques en souriant, votre fils est le premier malade qui se présente à moi... Je le regarde comme un porte-bonheur et je me considère comme son obligé... En le guérissant gratuitement je ne ferai que lui payer ma dette... Donc ne parlons pas d'honoraires... Je refuse d'en accepter... Vous êtes des amis pour moi, et non des clients... Maintenant, au revoir... Dans huit jours, ici... C'est convenu...

Le docteur tendit la main à Raymond et à Paul, qui la serrèrent avec effusion, puis il ajouta, en les conduisant à une porte qui de son cabinet ouvrait directement sur le vestibule :

—Sortez par là... Il est inutile aujourd'hui de faire transcrire votre ordonnance.

Une nouvelle poignée de main fut échangée... Le père et le fils se retirèrent, et la porte se referma derrière eux.

Marthe, nous le savons, ne guettait plus depuis quelques secondes les paroles échangées dans le cabinet du pseudo-

Thompson, mais le bruit de cette porte s'ouvrant et se refermant frappa son oreille.

Elle comprit, devint très pâle, et son cœur un instant dilaté se serra douloureusement.

Paul Fromental ne passerait point auprès d'elle et ne la verrait pas...

Toutes les espérances échafaudées sur cette entrevue s'écroulaient.

—J'ai oublié de m'informer du nom de mon premier client, pensa Jacques Lagarde. Mais peu importe... Je réparerai cet oubli dans huit jours.

Il toucha le bouton d'une sonnette électrique.

Le jeune garçon préposé à la distribution des numéros d'ordre se présenta.

—Avez-vous remarqué les deux personnes qui viennent de sortir ? lui demanda le médecin.

—Oui, monsieur le docteur...

—Etes-vous sûr de les reconnaître ?

—Oui, monsieur le docteur.

—Eh bien ! lorsqu'ils se présenteront l'un et l'autre ou l'un ou l'autre, vous ne leur donnerez pas de numéro... Vous les amènerez directement dans mon cabinet...

—Ce sera fait, monsieur le docteur...

—Faites entrer le numéro deux.

Une dame fut introduite.

—Nous laisserons momentanément Jacques Lagarde à sa consultation, pour nous occuper des faits et gestes de son secrétaire Pascal Saunier, ou plutôt Pascal Rambert...

Pascal ne se trouvait pas à l'hôtel de la rue de Miromesnil et n'avait point paru au déjeuner.

Depuis la veille il suivait à la piste l'ouvrier tapissier Amédée Duvernay, l'un des héritiers du comte de Thonnerieux, et son amie, la gentille Virginie.

—Jacques lui ayant dit qu'il importait de se hâter il n'avait point perdu de temps, et s'étant fort adroitement procuré l'adresse du jeune homme, il surveillait la maison qu'il habitait.

La veille au soir il avait vu Amédée revenir de son travail, s'attabler devant un verre de vermouth avec un camarade chez un *mastroquet* voisin, et il y était entré derrière lui.

Disons entre parenthèses que, grâce une visite à la garde-robe bien fournie de la rue de Puebla, Pascal offrait l'apparence d'un domestique de bonne maison en petite tenue.

Il demanda un verre de madère au garçon ce qui constituait aux yeux de ce dernier une consommation *distinguée*.

Amédée causait de choses et d'autres avec son camarade et n'accorda pas la moindre attention au nouveau venu.

—Tu reviens tard, aujourd'hui... lui disait son copain.

—Oui... répondait-il, je suis allé travailler à Saint-Denis et, tel que tu me vois, j'en arrive...

—Est-ce que tu y retourneras demain ?

—Non... C'est demain jeudi, et comme j'ai eu à finir dimanche un travail pressé, j'ai promis à Virginie de la conduire à la campagne... Elle adore ça, la campagne.

—Où irez-vous ?

—Ah ! ça, mon vieux, c'est encore à chercher. Virginie, quand je suis parti, n'avait pas décidé l'endroit. Elle flottait entre Sèvres, Bougival, Nogent-sur-Marne et Corbeil... Je suppose que tout à l'heure, en rentrant, je la trouverai fixée.

—Gentille petite femme, Virginie.

—Je te crois, mon vieux !

—Elle travaille toujours pour la correction ?...

—Toujours.

—Jamais de chômage ?

—Jamais !... Elle a de l'ouvrage par-dessus la tête... Oh ! c'est une bûcheuse ! et adroite !... Des doigts de fée, comme on dit... Aussi, il n'y en a que pour elle au magasin...

Pascal ne perdait pas un mot de la conversation.

—Est-ce que vous avez déménagé ? demanda le camarade.

—Pas du tout. Nous demeurons toujours au même endroit, là à côté, rue Julien-Lacroix... Virginie se plaît dans notre

logement, et elle ne le quitterait pas pour un entresol au Grand-Hôtel...

—Et, ce mariage, ça tient-il encore ?

—Comment ?... Comment, si ça tient ? Mais plus que jamais !... C'est pas des choses qui se décollent, ça !... C'est sérieux !

—Alors, ça va-t-il bientôt venir ?

—Faut attendre que je sois majeur... Sans ça papa ne donnerait jamais son consentement et maman ferait comme papa

—Tu sais ce que tu m'as promis ?

—Que tu serais de la noce, parbleu ! Aucun danger que je t'oublie... Maintenant, à la tienne... Je solde les vermouth et je file !

—Tu es si pressé que ça ?

—Très pressé... Je suis en retard. Nous allons ce soir au café-concert !

—Quel, le café-concert ?

—L'Allambra, faubourg du Temple... Viens nous y rejoindre si ça te dit. Au revoir, vieux.

—Au revoir.

Les deux camarades se séparèrent.

Pascal paya sa consommation, sortit, descendit la rue de Belleville et le faubourg du Temple jusqu'au coin de la rue du Château-d'Eau, entra dans un restaurant où il dina, et en sortant de table se rendit au café-concert de l'Allambra.

Il y avait du monde.

On riait à se torturer des couplets d'une chanson ultra-gri-voise, chantés et mimés avec des sous-entendus et des gestes plus qu'égrillards par la *diva* de l'endroit, adorée des habitués.

L'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux chercha une table.

Si le jeune tapissier mettait à exécution le projet dont il avait parlé une heure auparavant, il n'était, selon toute apparence, pas encore arrivé avec Virginie.

En conséquence Pascal se plaça de manière à pouvoir surveiller l'entrée et se fit servir un mazagran.

Deux ou trois chanteurs et chanteuses se succédèrent, ceux-ci brillant des insanités à prétentions drolatiques, ceux-là roucoulant des inepties à prétentions mélancoliques.

Pascal n'écoutait guère, et tout en buvant son mazagran à petites gorgées ne perdait point de vue la porte.

Tout à coup un souriro écarta ses lèvres et ses yeux brillèrent.

Il venait d'apercevoir Amédée Duvernay, ayant à son bras Virginie que Pascal reconnut sans peine au portrait tracé par Jacques.

Le jeune homme cherchait une table libre, et n'en découvrait aucune paraissait fort déconcerté.

—Tu vois, lui disait Virginie non sans une pointe d'aigreur, nous arrivons trop tard... Du côté de l'orchestre tout est plein...

—Nous tâcherons de nous caser par ici...

—C'est peu drôle !... nous serons trop loin.

—Bah ! nous aurons moins chaud. Tiens, voilà une table où il n'y a qu'une personne... Allons-y...

Amédée justement désignait la table où se trouvait Pascal Saunier.

Ils s'en approchèrent.

En les voyant venir, l'associé de Jacques Lagarde sourit de nouveau et s'empressa de s'effacer poliment pour leur laisser le passage libre.

III

—Pardon, monsieur, dit Virginie à Pascal en s'asseyant à côté de lui, nous allons un peu vous gêner...

—Mais pas le moins du monde, madame... au contraire ! répondit d'un ton galant l'ex-secrétaire du marquis de Thonnerieux, je vous en prie, mettez-vous à votre aise...

—Merci, monsieur, vous êtes très aimable... Amédée s'était installé de l'autre côté de la jeune femme.

—Qu'est-ce que tu prends ? lui demanda-t-il en voyant le garçon planté devant eux, attendant leurs ordres.

—Un bock.

—Eh bien, garçon, deux bocks...

Puis le jeune homme s'empressa d'ajouter en ouvrier tapisserie loustic :

—Avec bains de pieds, sans faux-cols...

—Doux bocks sans faux-cols. Boum !...

Et le garçon s'éloigna.

Pascal avait enveloppé Virginie d'un coyp-d'œil investigateur.

C'était, nous le savons, une jolie fille, très fraîche, très attrayante, mais il ne songeait guère à s'occuper de sa beauté.

Son attention se fixait tout entière sur une mince chaîne dont les deux extrémités se perdaient dans la poitrine.

La médaille est au bout, se dit Pascal.

La garçon venait d'apporter les consommations demandées et le rideau de la petite scène se baissait pour indiquer que la première partie du concert était terminée.

—A ta santé, fit Virginie en heurtant son bock contre celui d'Amédée, qui répondit naturellement : *à la tienne !*... et qui, après avoir dégusté, non sans une notable grimace, la bière de qualité douteuse demanda :

—Voyons... s'agirait de nous entendre... Es-tu toujours décidée à faire demain une partie de flâne et de campagne ?

—Plus que jamais !... J'ai averti tantôt à l'atelier qu'on ne compte pas sur moi demain et que je n'irais rien reporter...

—Bon. Alors convenons de notre itinéraire pour décamper demain matin dès le patron-minette...

—Oui... par le train...

—Entendu... Mais il faut d'abord savoir où nous irons.

—Ah ! voilà...

—Tu as une idée ?

—Oui... je voudrais un endroit solitaire où il y ait des arbres et de l'eau... quelque chose comme une île déserte...

—Une île déserte avec un restaurant, hein ?

—Bien sûr, il faut un restaurant.

—Allons à Bougival.

—Ah ! non, par exemple !...

—Pourquoi ?

—Pas assez d'ombre...

—Aux Buttes-Chaumont ?

—On te parle sérieusement et tu dis des bêtises...

—Veux-tu aller à Corbeil ?

—Il n'y a pas de bois ?

—A la forêt de Bondy ?

—Il n'y a pas d'eau...

—Je donne ma langue au chat !... Décide...

—Qu'est-ce que tu penserais de la forêt de Chantilly ?

—Moi ? rien du tout.

—Je te propose d'y aller...

—Y a-t-il de l'eau et un restaurant ?

—Il y a de tout.

—Comment le sais-tu ?

—C'est une camarade de l'atelier qui y a passé une journée, la semaine dernière, avec son amoureux et qui m'a raconté que c'était superbe.

—Votre camarade avait raison, madame, dit Pascal en se mêlant à la conversation, la forêt de Chantilly est admirable en effet.

—A ! vous la connaissez ? demanda le tapissier.

—Beaucoup... J'é l'ai parcourue souvent, et dans tous les sens... Il y a des étangs d'une beauté surprenante, entourés d'arbres vieux comme le monde... Vous trouverez pour restaurants des maisons de gardes où vous pouvez manger une matelote, une omelette et un lapin sauté, en arrosant le tout d'un petit vin gentil et pas trop cher.

—Alors, va pour la forêt de Chantilly. Est-ce loin ?

—Vous avez une heure de chemin de fer.

—Diable ! une heure...

—C'est un peu long... dit Virginie câline. Mais si c'est si joli que ça.

—Oh ! ravissant ! reprit Pascal ; vous ne pouvez choisir un

plus agréable but de promenade, et je vous garantis que quand vous serez là vous ne regretterez pas d'avoir fait le voyage.

—Quel chemin de fer prend-on ?

—Celui du Nord.

—Où faut-il descendre ?

—A la station d'Orry-la-Ville qui se trouve en plaine forêt...

Si vous vous décidez, poursuivit Pascal, et que vous preniez le premier train, j'aurai le plaisir de vous enseigner la route des Etangs...

—Ah bah ! Vous y allez ?

—Je vais à Orry payer à un fermier des fourrages que mon patron a achetés dernièrement...

—Vous êtes en place ? demanda Amédée.

—Oui, monsieur... Homme de confiance dans une bonne maison... Mon patron est absent de Paris pour le quart d'heure... Je suis maître de mes journées, et au lieu de vous montrer le chemin des Etangs je pourrais vous y conduire, tout en allant payer ma note à Orry...

—Ma foi, monsieur, ce n'est point de refus ! répondit Amédée. Puisque vous allez là-bas et que vous êtes maître de votre temps, ça nous fera grand plaisir si vous avez la complaisance de nous montrer les bons endroits... N'est-ce pas, Virginie ?

—Mais certainement... nous ne pouvons qu'être satisfaits de l'amabilité de monsieur... D'ailleurs, je suis de l'avis du proverbe... *Plus on est de fous, plus on rit !*

—Et, reprit Pascal avec un sourire, je me charge de vous faire manger un faisán chez un des gardes...

—Un faisán ! à cette époque ! Mais la chasse est fermée.

—Jamais pour les gardes... Vous verrez ça...

Derrière le rideau de la scène on venait de frapper trois coups et l'orchestre commençait une ouverture.

—On va chanter... dit Virginie... Ecoutons...

—Vous offrirai-je un bock ? demanda Pascal à Amédée.

—Je l'accepterai volontiers, à charge de revanche...

Le garçon apporta trois bocks.

On trinqua, puis, comme la toile se levait, on prêta l'oreille au dialogue prétentieux et aux couplets ineptes d'une opérette de pacotille.

Pascal, lui, n'écoutait guère.

Son attention était ailleurs.

Il combinait ses plans pour le lendemain.

L'opérette terminée, le rideau baissa au milieu des applaudissements du public facile de l'endroit.

—C'est rigolo tout plein !... s'écria Virginie.

—Vous aimez beaucoup le théâtre, madame ? dit Pascal.

—J'en suis folle.

—C'est-à-dire qu'elle se passerait de dîner pour courir voir un drame ou une féerie, appuya le jeune tapissier. Mais ce soir je suis d'avis de ne point attendre la fin du concert, et d'aller nous reposer pour être frais et gaillards demain matin. Hein, Virginie ?

—Ça va. J'aime bien le théâtre, mais j'aime encore mieux la campagne...

—Alors, monsieur, nous vous verrons demain matin ? demanda Amédée à Pascal, qui répondit :

—Oui... Je prendrai avec vous le premier train...

—A quelle heure ?

—Rendez-vous à six heures moins un quart à la gare du Nord...

—Nous serons exacts...

A la sortie du café concert on échangea des poignées de main, puis Virginie et Amédée prirent le chemin des hauteurs de Belleville.

Pascal, lui, monta dans un fiacre et se fit conduire à son logement de la rue de Puébla.

Là il écrivit à Jacques un billet de quelques lignes qu'il se proposait de mettre à la poste le lendemain matin, et il se coucha.

Son sommeil fut de courte durée.

A quatre heures et demie, le jeune homme était debout.

Il fit sa toilette, reprit son costume de la veille et se rendit pédestrement à la gare du Nord.

Chemin faisant, il glissa sa lettre dans une des boîtes de la poste.

A cinq heures et demie, il arrivait au lieu du rendez-vous. A six heures moins un quart, il vit s'arrêter près de lui une voiture de laquelle descendirent Amédée et Virginie.

La jeune femme portait une toilette de campagne très simple, mais aussi très coquette.

Pascal leur tendit les mains.

—Ah ! comme c'est bien à vous, monsieur ! s'écria Virginie joyeuse. Nous nous demandions en route, Amédée et moi, si vous n'alliez pas nous faire faux bond.

—Jamais !... Quand j'ai promis, je tiens toujours.

—Alors, ça va bien, fit Amédée en riant. J'ai dans ma folle idée que nous allons rigoler un brin. Prenons nos billets.

—Je m'en charge, fit Pascal.

—C'est ça. Nous compterons ensuite...

—Oui... oui... Ne vous préoccupez pas de si peu de chose...

Et l'associé de Jacques Lagarde se dirigea vers le guichot.

—Il est gentil, ce garçon-là... murmura le jeune tapissier. Il me botte... Je le gobe tout à fait !...

—Homme de confiance dans une bonne maison, c'est une position, ça... dit à son tour Virginie. Ça doit rapporter gros.

—Je te crois !

Pascal revênit avec les tickets.

—Vite ! vite !... fit-il. Nous n'avons que le temps ! Venez !

—Quelles places avez-vous prises ?

—Des secondes... Avec une dame on ne peut aller en troisième... La galanterie française s'y oppose !...

Nos trois personnages traversèrent la salle d'attente, gagnèrent le train prêt à partir et s'installèrent dans un compartiment où à cette heure matinale ils se trouvèrent seuls.

La vapeur siffla. La machine se mit en marche.

Cinquante-cinq minutes après elle stoppait, et un employé courant sur le quai jetait ces mots :

—Orry-la-Ville... Coye...

—Nous sommes arrivés... dit Pascal.

Les deux hommes et la jeune femme descendirent.

La petite gare où ils venaient de mettre pied à terre est située en pleine forêt de Chantilly, à égale distance de deux villages enfouis sous les arbres et peu fréquentés par les promeneurs parisiens, Orry-la-Ville et Coye.

De la gare absolument isolée partent deux routes taillées dans la forêt, l'une à droite, l'autre à gauche, et conduisant aux villages que nous venons de nommer.

—Suprستي de suprستي ! s'écria le tapissier en se voyant absolument entouré d'arbres. C'est superbe ici, mais ça me donne soif... Il n'y a pas un *mastroquet* où on pourrait ingurgiter un verre de vin blanc en cassant une croûte ?

—Avec un morceau de fromage !... ajouta Virginie. Ça nous donnerait des jambes...

—Il n'y en a point... répliqua Pascal. Mais à Orry-la-Ville nous trouverons un cabaret très propre où on nous servira du vin frais et une omelette au lard... Pendant que l'omelette sera dans la poêle, j'irai payer ma note, et je serai ensuite libre comme l'air...

—Adopté...

Virginie fit observer qu'il fallait s'inquiéter de l'heure du dernier train.

Pascal alla s'informer et revint apporter cette réponse :

—Le dernier train montant vers Paris passe à neuf heures du soir.

—C'est trop tôt !... murmura la jeune femme ; on n'aura pas seulement le temps de voir lever la lune... et j'aime tant ça !

—Ne vous préoccupez point du départ, répliqua Pascal, j'ai une idée...

—Quelle idée ?

—Je vous la dirai plus tard, quand j'aurai la certitude qu'elle est réalisable.

—Ah ! par exemple, vous pouvez vous vanter de m'intriguer ferme, vous !

—Patience...

On descendit la route conduisant à Orry.

Virginie, grisée par l'air vif du matin et par les balsamiques émanations des bois, courait sur la lisière de la forêt, cueillant des fleurs dont elle faisait un bouquet énorme.

Amédée et Pascal, égayés par cette gaieté, chantaient en chœur un des refrains de café-concert entendus la veille au soir.

A Orry on entra dans un cabaret de modeste mais propre apparence, partant pour enseigner ces mots :

Au rendez-vous des Chasseurs

Une paysanne balayait l'unique salle, où se voyaient quelques tables de noyer brunies par un long usage.

Amédée commanda une omelette au lard et une bouteille de vin blanc.

—Trois couverts, dit Virginie.

—La bouteille et les verres tout de suite...ajouta le tapissier, il fait soif !... Avec l'omelette, on cassera les reins à une seconde fiole du même !

—Il a l'air d'aimer boire, se dit Pascal. C'est un joli atout dans mon jeu...

L'aubergiste apporta la bouteille et les verres, et tandis qu'elle allait préparer l'omelette commandée, sa fille, une enfant de quatorze à quinze ans, dressait le couvert.

IV

Amédée romplit les verres d'un petit vin blanc léger, pas du tout désagréable et plus capiteux qu'il n'en avait l'air.

—Je vais me débarrasser tout de suite de ma course et je reviens, dit Pascal après avoir porté la santé de Virginie.

Il sortit, resta dehors pendant dix minutes et reparut au moment où on allait servir l'omelette qu'on arrosa de trois bouteilles, sans compter la première prise comme apéritif, et après ce repas frugal on partit d'un pied léger pour se rendre aux étangs.

Virginie et Amédée, surexcités par le petit vin blanc, se montraient d'une gaîté folle.

Pascal semblait partager cette gaieté, mais son entrain n'était que factice.

La journée était belle. Une fraîche brise tempérant l'ardeur des rayons du soleil permettait de respirer à l'aise et de marcher sans fatigue.

On entra dans la forêt, et par une large avenue on déboucha sur la chaussée de l'un des quatre étangs qui, placés l'un à côté de l'autre, forment une nappe d'eau longue de plus d'une lieue, et ombragée par des arbres séculaires.

A l'horizon, constituant un splendide fond de tableau, se dessinaient la silhouette élégante du château de la Reine-Blanche, et la grand viaduc du chemin de fer du Nord, traversant les marais et supporté par des arceaux de soixante mètres de hauteur.

—Ah ! mazette ! s'écria Virginie dans un élan d'enthousiasme, c'est encore plus beau que le square du Temple !

Amédée, moins sensible aux charmes du pittoresque, se contenta de dire :

—C'est étonnant comme la vue du paysage me donne soif.

Pascal se mit à rire.

—Si tu as soif autant que ça dès le matin, fit observer Virginie, qu'est-ce que ce sera ce soir.

—Ça sera ce que ça sera !...répliqua le jeune tapissier. Depuis bientôt un mois je n'ai guère bu que de l'eau rougie... Quand je pincerai ce soir un petit plumet gentil, histoire de rigoler un peu, je ne vois point du tout où sera le mal... Est-ce ma faute si j'ai la pépie ? D'ailleurs, nous sommes ici pour nous amuser, n'est-ce pas, monsieur ? Et à propos, dites-moi donc votre nom...c'est agaçant d'appeler les gens *mossieu*, on a l'air de la faire à la grande pose...

—Je m'appelle Isidore...répondit Pascal.

—Eh bien ! mon vieux Zidore, moi, voilà mon caractère... Quand il faut bâcher, je bâche, mais quand je suis en nocce, je nocce... Ai-je raison ?

—Vous avez raison...

—Tu entends, Virginie... Zidore trouve que j'ai raison... Vive Zidore !... En voilà un qui me comprend !... Allons voir le château là-bas...

—Je crois, dit Pascal, qu'au paravant nous ferions bien d'aller commander notre déjeuner à la maison du garde...

—Il est plein de bonnes idées, ce Zidore ! Montrez-nous le chemin ! Pas accéléré, en avant, arche !... Nous vous emboissons !

Pascal, suivi par Amédée qui se cramponnait au bras de Virginie pour marcher droit, prit un chemin ombragé côtoyant le lac, et l'on arriva rapidement à la ferme de Commèle, demeure du sous-brigadier de gardes, dont la femme accueillit les promeneurs avec un sourire de bienvenue en leur demandant ce qu'ils désiraient.

—Nous voudrions déjeuner, ma chère dame, répliqua l'associé de Jacques Lagarde. Je suis déjà venu chez vous... on y est bien, c'est pour ça que j'y reviens avec des amis... Qu'est-ce que vous pouvez nous donner ?

—Voulez-vous une matelotte de carpe et de tanche ?... il y en a dans la boutique.

—Parfaitement.

—Avec ça un lapin de garenne sauté vous irait-il ?

—Il nous irait.

—Et pour finir, un poulet rôti.

Pascal se mit à rire.

—Vous pourrez nous servir ce rôti comme poulet, dit-il ensuite. Mais entre nous nous aimerions mieux l'appeler faisandé

—Justement mon mari en a trouvé un pris au collet par les braconniers, ce matin en faisant sa ronde... Oh ! ces braconniers quelle clique !... Je vous le mettrai à la broche et je l'accompagnerai d'une bonne salade de cresson...

—Biavo ! pour dessert des fraises, si vous en avez... du fromage à la crème de la ferme, et du café...

—N'oubliez pas le vin, mon vieux Zidore, glissa le jeune tapissier dans l'oreille de Pascal qui répondit :

—Soyez tranquille. Nous boirons un petit bourgogne dont vous me direz des nouvelles.

Puis, s'adressant à la femme du sous-brigadier, il ajouta :

—Ma chère dame, vous mettrez notre couvert sous les grands arbres, n'est-ce pas ? Nous serons ici à midi sonnant...

—Tout sera prêt...

Nos trois personnages allèrent visiter les ruines du château de la Reine-Blanche et furent de retour à la ferme à l'heure annoncée.

Les estomacs criaient famine.

Le déjeuner était excellent et fut apprécié à sa valeur.

Les bouteilles de petit bourgogne se succédèrent avec une vraisemblable rapidité. Amédée ne savait plus ce qu'il disait, et Virginie commençait à déraisonner complètement, mais tous les deux avaient la griserie gaie.

À quatre heures seulement on prenait le café, appuyé de rasons de rhum et de cognac.

Mon vieux Zidore, bégayait Amédée d'une voix pâteuse, c'est un camarade... un vrai... un bon... et tu peux te vanter de nous avoir procuré une journée d'agrément...

—Ah ! v'ouï... ah ! v'ouï... approuvait Virginie.

—Et ce n'est pas fini ! répliqua Pascal.

—Ah bah ?

—Le moment est venu de vous dire mon idée...

—Cause, mon vieux... elle doit être fameuse ton idée !... as-y !

—Voici donc ce que je propose : Au lieu rester ici jusqu'à huit à écouter le ramage des grenouilles, nous traverserons forêt tranquillement, nous attendrons à la gare le train qui nous mettra à Paris à huit heures, nous prendrons une voiture et nous irons finir la soirée à la campagne, dans la maison

de mon patron dont je suis le seul gardien. Là je vous offrirai une friture et des écrevisses, arrosées de quelques bonnes bouteilles de champagne numéro 1...

—Du champagne et des écrevisses, oh ! mes rêves ! balbutia Virginie avec un soupir de béatitude.

—Où ça se passera-t-il ? demanda le tapissier.

—Sur les bords de la Marne.

—Connus, les bords de la Marne... très chic ! Adopté ! Partons illico. Mais où coucherons-nous ?

—Dans la maison de mon patron les lits ne manquent pas. Et demain matin on sera frais et dispos pour rentrer à Paris.

—Vive la joie ! cria Virginie tout à fait lancée. Amédée, paye la note.

—Ça me regarde... dit Pascal, et je...

—Du tout ! interrompit Amédée, à moi le déjeuner, à toi la friture et le champagne...

—Allons, soit !

La note payée, on se mit en route.

Amédée titubait.

Virginie zigzaguait.

Tous deux riaient et chantaient, se grisant de plus en plus à chaque pas.

Pour atteindre la gare il fallut plus d'une heure.

Aussitôt arrivés, tandis que les deux jeunes gens se laissaient tomber sur une des banquettes de la salle d'attente Pascal, qui s'était ménagé tout en feignant de boire, courut au bureau du chef et lui demanda :

—Puis-je envoyer une dépêche à Paris, monsieur ?

—Très bien.

L'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux prit une feuille de papier et traça les mots suivants :

GARNIER

CAFÉ DE LA GARE SAINT-LAZARE

Huit heures, ce soir, attendre avec voiture, gare du Nord.

PASCAL.

Il tendit la dépêche au chef qui la transmit immédiatement au bureau de Paris.

En ce moment il était six heures et demie.

—Jacques, prévenu par ma lettre de ce matin, doit attendre au café de la gare Saint-Lazare à partir de six heures... se dit Pascal, le train arrivera en gare du Nord à huit heures vingt minutes seulement... Jacques aura donc le temps de s'y rendre et de parer à tout...

On entendit siffler la vapeur.

Pascal avait pris trois billets de première classe.

Il alla chercher sur leur banquette et fit monter dans un compartiment Amédée et Virginie qui déraisonnaient de la façon la plus complète et la plus réjouissante.

La vapeur siffla de nouveau et le train s'éloigna à grande vitesse de la station d'Orry-la-Ville.

Rejoignons le docteur Thompson dans cabinet de l'hôtel de la rue Miromesnil.

Les consultations commencées à une heure devaient se terminer à quatre, les réclames publiées par les journaux l'avaient appris au public.

À trois heures et demie vingt personnes dûment examinées par le spécialiste et mises en possession de leur ordonnance, s'étaient fait inscrire sur le registre confié aux soins de Marthe.

Le numéro 21 fut appelé.

Mme veuve Labarre et son fils se levèrent et furent aussitôt introduits dans le cabinet où Jacques Lagarde rendait ses oracles.

Le médecin fit prévenir les personnes assez nombreuses qui se trouvaient encore dans le salon d'attente qu'il ne recevrait plus ce jour-là, mais que les numéros délivrés et non utilisés passeraient les premiers le lendemain.

Les clients déçus s'éloignèrent très vexés, maugréant un peu, mais se promettant bien de revenir le jour suivant.

Jacques avait jeté un coup d'œil investigateur sur les deux nouveaux consultants. En voyant le séminariste il eut quelque peine à réprimer un mouvement de surprise.

Ce numéro vous donne une chance de gagner 200 piastres.

— Veuillez vous asseoir, madame... dit-il en désignant un siège à la veuve, puis il ajouta : C'est évidemment pour ce jeune homme que vous venez me consulter...

— Oui, monsieur... pour lui... pour mon fils...

Le pseudo-Thompson fit un geste d'étonnement dont on n'aurait pu suspecter la sincérité.

— Votre fils ! répéta-t-il. En vérité, madame, pour le croire, il faut vous l'entendre dire !... Vous paraissez la sœur aînée de ce jeune homme, et non sa mère...

Mme Labarre, chatouillée à l'endroit le plus sensible de ses prétentions, rougit de plaisir et d'orgueil et se dit *in petto* :

— Ce médecin est un homme tout à fait supérieur !

Jacques poursuivit :

— Quel âge a monsieur votre fils ?

— Dix-neuf ans... Sa constitution, vous le voyez, monsieur, est frêle... Il a mauvaise mine... La croissance semble exercer une influence fâcheuse sur son tempérament...

Le docteur regarda son jeune client avec attention.

Les yeux du séminariste, très grands et très beaux, brillaient d'un feu sombre au milieu de son visage d'une pâleur anémique, et donnaient à sa physionomie une expression toute particulière d'irritation et de révolte.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes au séminaire, monsieur ? lui demanda Jacques.

— Trois ans... répondit laconiquement le jeune homme.

— Depuis la mort de son père, de mon cher mari, monsieur, ajouta la veuve. Mon mari était avocat... l'honneur du barreau !... Un instant il avait destiné son fils à suivre la même carrière, mais il m'a semblé qu'une prédisposition spéciale poussait le cher enfant vers les ordres religieux, et je n'ai pas cru devoir m'opposer à cette vocation...

Jacques voulut éclaircir un soupçon qui hantait son esprit depuis l'entrée de la mère et du fils dans son cabinet.

— Ne seriez-vous pas, madame, demanda-t-il, la veuve du très éminent avocat Labarre ?

— Oui, monsieur... Auriez-vous connu mon mari ?

— Non, madame, mais j'ai beaucoup entendu parler de lui et de vous...

— Par qui donc ?

— Par votre médecin attiré, à qui je devais une visite de déférence pour son grand mérite et qui, sachant que je m'occupais spécialement de l'anémie, m'a prévenu qu'il vous engagerait à m'amener votre fils, le séminariste...

— Il l'a fait, monsieur, et c'est sous ses auspices que je me présente à vous...

— Si vous n'étiez venue aujourd'hui madame, j'aurais eu sans doute l'honneur de vous voir prochainement, car j'allais vous adresser (peut-être même est-elle déjà partie) une lettre par laquelle, m'autorisant de nos relations communes avec le docteur X, je vous priais de vouloir bien assister à une petite réunion d'intimes qui doit avoir lieu chez moi dans quelques jours...

— Je vous très reconnaissante, croyez-le bien, monsieur, mais il ne me sera pas possible de me rendre à votre gracieuse invitation.

— Pourquoi donc ?

— Vous le voyez, monsieur, je suis tout en noir... un deuil récent...

— Venez-vous donc de faire une perte douloureuse ? demanda d'un air de vif intérêt le médecin qui savait à merveille à quoi s'en tenir.

— Une perte très douloureuse, oui, monsieur... J'ai eu le grand chagrin de perdre mon frère... le bibliophile Antoine Fauvel...

— Antoine Fauvel !... répéta Jacques jouant l'étonnement avec un art merveilleux.

— Vous aviez entendu parler de lui ?

— Je le connaissais... si toutefois il s'agit bien du libraire Fauvel demeurant rue Guénégaud...

— C'est là, en effet, qu'il demeurait...

— Eh bien, je me suis trouvé en rapport d'affaires avec lui,

il m'a vendu ma bibliothèque... je n'en reviens pas ! il y a huit jours, tout au plus, je l'ai vu pour la dernière fois ! il paraît sait se porter à merveille ! et il est mort !

— Hélas !

— Une maladie foudroyante s'est donc déclarée à l'improvisto ?

— Non, monsieur... Mon pauvre frère a été assassiné

— Assassiné ! s'écria Jacques avec un geste d'horreur.

— Oui, monsieur... Les médecins ont affirmé cela positivement, après avoir examiné le corps...

V

— Ce que vous venez de m'apprendre me cause une impression très pénible, car j'estimais beaucoup Antoine Fauvel. reprit Jacques après un silence. Le meurtrier est-il arrêté ?

— Non monsieur... répliqua Mme Labarre.

— Le connaît-on ?

— Pas davantage.

— Sait-on au moins quel motif a pu pousser l'assassin à commettre ce crime ?

La veuve de l'avocat allait répondre.

Son fils ne lui en laissa pas le temps.

— Antoine Fauvel a été tué par un de ses complices, dit-il d'une voix sèche.

— Mon enfant, fit vivement Mme Labarre, songez-vous bien à la gravité de vos paroles ? C'est très mal de parler ainsi de votre oncle, et je vous le défends...

— Eh ! ma mère, je dis ce qui est, et vous le savez aussi bien que moi !... répliqua le jeune homme.

— Mais non... mais non...

— Je soutiens que vous le savez, et tout Paris le sait comme vous ! interrompit le séminariste. A son honnête commerce de libraire, mon oncle joignait malheureusement des opérations ténébreuses, des agissements criminels... Une descente de police a donné la preuve du bien-fondé des accusations portées contre lui... Il avait trouvé moyen de s'enfuir. C'est dans sa fuite qu'il a été assassiné par un des voleurs de livres dont il se faisait le receleur, et qui craignait une dénonciation. Vous portez le deuil de votre frère, et je n'ai point le droit de vous en empêcher, ma mère, mais il n'y a ni crêpe à mon bras ni deuil dans mon cœur, car ceux qui suivent les mauvais chemins ne peuvent m'inspirer ni pitié ni regrets !... J'ai demandé à Dieu de pardonner à Antoine Fauvel... Je ne puis faire plus...

— Mon fils je vous ordonne de vous taire ! Vous m'offensez grièvement en manquant ainsi de respect à la mémoire de mon frère !

Jacques regardait avec attention et curiosité le séminariste dont le langage résolu, ferme jusqu'à la dureté, contrastait singulièrement avec son apparence débile.

Entre le fils et la mère il n'y avait aucune communauté de manière de voir, aucun courant de sympathie, cela sautait aux yeux.

Deux natures ne pouvaient être plus complètement dissimilables, au physique et au moral.

— Monsieur, dit le médecin au jeune homme, permettez-moi de n'être point de votre avis... J'entrevois dans la mort tragique de votre oncle un mystère au sujet duquel il serait dangereux de se prononcer légèrement... La police n'est point infallible ; vous en aurez peut-être la preuve et vous regretterez alors d'avoir formulé trop vite un jugement trop sévère. Quant à votre deuil, madame, je crois qu'il ne doit pas m'ôter l'espérance de vous recevoir chez moi... songez qu'il s'agit de réunions peu nombreuses, absolument intimes... de causerie, toujours intéressante entre gens d'élite, un peu de musique... voilà tout... Nous en reparlerons... Je ne tiens point pour battu... Quant à présent, je vous demande la permission de questionner votre fils.

— Faites, monsieur...

— J'irai au devant de vos questions... dit le séminariste.

mon désir et ma volonté sont de vous renseigner de mon mieux sur la nature de ma maladie. . .

— Votre maladie n'est que trop visible, interrompit le pseudo-Thompson, vous êtes anémique. . .

— Mon sang est très pauvre, en effet, ou plutôt appauvri, je le sais.

— Vous travaillez beaucoup, sans doute, et vos travaux sont absorbants. . .

— Je travaille pour faire comme mes condisciples à qui je ne veux pas être inférieur, mais je vous assure que mes travaux ne m'absorbent point et que je n'y porte aucune passion. . . ni même aucun zèle. La nature m'a doué d'une compréhension très vive, et d'une facilité très grande. Si je suis classé parmi les premiers, je le dois à ces facultés natives, et non à des excès de travail. . . Ce n'est donc point par le surmenage de mon cerveau que j'ai été conduit à l'anémie. . .

— Vous menez une existence très sédentaire. . .

— Oui, trop sédentaire. . . beaucoup trop.

— Le régime d'alimentation auquel vous êtes soumis est peut-être insuffisant et de nature à causer de sérieux désordres dans l'organisme qu'il affaiblit ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Cherchez ailleurs, monsieur, dit-il, la nourriture est abondante et saine. . .

— Des jeûnes fréquents vous sont imposés ?

— Sans doute, mais avec un peu d'adresse il est facile de tourner les réglemens et de satisfaire son appétit. . .

— Quo dis-tu là, mon enfant ! . . . s'écria Mme Labarre, stupéfaite du langage de son fils. Si tes professeurs t'entendaient, que penseraient-ils ? . . .

— Je ne suis point ici devant eux, ma mère, répliqua le séminariste ; je suis en face d'un homme, d'un médecin, et vous comptez sur lui pour relever ma santé chancelante. . . Il a besoin d'être éclairé sur l'état moral de son client pour être à même de traiter l'état physique. . . Un médecin est un confesseur. . . Je me confesse.

Jacques Lagarde se mordait les lèvres pour ne pas sourire.

— Allons, se disait-il, Pascal était bien renseigné. . . Si ce jeune gaillard est au séminaire, c'est par la volonté de sa mère et non par la sienne !

Puis, tout haut, il demanda :

— A quelle cause attribuez-vous votre état maludif ?

Sans hésiter, le fils de l'avocat répliqua :

— A l'ennui, monsieur le docteur, à l'ennui lourd qui m'écrase et qui me tuera. . .

Mme Labarre intervint de nouveau.

— René. . . René. . . dit-elle vivement, en vous écoutant, je crois rêver ! . . . Vous êtes insensé !!

— Je ne suis pas insensé ma mère. . . je suis franc, voilà tout ! Jusqu'à ce jour vous ne m'avez point permis d'exprimer sincèrement ma pensée devant vous. . . Ce n'est point à vous aujourd'hui que je m'adresse. . . C'est au docteur. Vous tenez à ma santé, n'est-ce pas ? à ma vie ?

— Si j'y tiens ! . . . répondit hypocritement Mme Labarre avec une émotion simulée qui faisait trembler sa voix, n'es-tu pas ce que j'ai de plus cher au monde ? . . . ma seule famille ? . . . mon fils enfin ? . . . Je t'aime uniquement, plus que tout et plus que moi-même, comme une mère doit aimer son fils ! . . . j'espère que tu n'en doutes pas. . . que tu n'en douteras jamais !

René Labarre eut aux lèvres un sourire d'une expression indéfinissable, mais il garda le silence.

Jacques reprit :

— Ainsi, monsieur, c'est à l'ennui qui vous accable que vous attribuez votre déperissement ?

— A lui et à lui seul.

— L'état ecclésiastique vous déplaît-il ?

— Je l'ai en horreur.

Mme Labarre devint un peu pâle, et leva ses yeux vers le plafond d'un air scandalisé.

— Croyez-vous donc, demanda-t-elle, que je vous ai amené ici pour vous entendre tenir ce langage révoltant et incompréhensible ?

— Le docteur me questionne, ma mère. Dois-je mentir ?

— La carrière ecclésiastique ne vous paraît-elle donc pas sainte et sacrée ? demanda le pseudo-Thompson.

— Elle me paraît telle. . . Elle me paraît admirable entre toutes, mais je me reconnais indigne de la suivre. . . Mes désirs vont ailleurs. . . C'est par obéissance et non par vocation que j'ai franchi le seuil du séminaire. Ma mère est jeune encore et elle est toujours belle. . . Ma présence auprès d'elle semblait la vieillir. Elle le croyait du moins. . . Un grand fils dans sa maison portait ombrage à sa vanité et gênait ses plaisirs mondains. . .

— En voilà assez ! en voilà trop ! . . . Taisez-vous ! commanda Mme Labarre d'une voix sifflante, les dents serrées.

— Pourquoi me taire ? répliqua René froidement. Pas une de mes paroles ne sera blessante, soyez-en sûrs ! . . . Docteur je continue. Mon absence du logis paternel donnait une liberté sans limites à ma mère, bien convaincu d'ailleurs qu'une fois prêtre je dirais adieu à tous les liens terrestres, et que je la laisserais disposer à sa guise de la fortune, fort compromise aujourd'hui, dont je dois hériter si l'on retrouve un jour le testament volé du comte de Thonnerieux. A seize ans j'ai consenti, avec la faiblesse morale inhérente à cet âge, à essayer de la vie claustrale. . . Certes, elle est sublime la mission de diriger les esprits vers le bien, les âmes vers le ciel ; de soutenir les humbles, de consoler les affligés, de mettre les puissants de ce monde en garde contre leur orgueil ; d'enseigner le dévouement, la résignation, le sacrifice, et d'être le premier à les pratiquer, joignant ainsi l'exemple à la parole ; mais cette mission il faut l'accomplir avec entraînement, avec amour ! . . . C'est un crime de l'accepter quand on sent bien qu'on n'est point à sa hauteur ! c'est un crime de prêcher des vertus qu'on n'a pas ! d'indiquer à ceux qui vous écoutent un chemin qu'on ne suit pas soi-même ! . . . d'avoir enfin la correction des discours, non la correction de la vie, et de remplacer la vertu par l'un des vices les plus honteux, l'hypocrisie ! . . . Or je ne suis point fait pour résister aux tentations du monde ! Si appauvri que soit le sang qui coule dans mes veines, il n'en aspire pas moins aux jouissances de toutes sortes. . . J'ai cru que je vaincrais facilement ma nature. . . J'ai détruit ma santé et j'ai été vaincu. . . Voilà l'unique résultat de mes efforts. . . Pour me revivifier, il me faut l'air pur, la liberté, la vie active du travailleur, de l'industriel, dont la mission est noble aussi puisqu'il répand le bien-être autour de lui ! Je ne puis pas enseigner le renoncement à tout, puisque je ne veux, moi, renoncer à rien ! . . . Je ne puis pas faire le serment d'éternelle chasteté, puisque j'aspire aux joies de l'amour !

René se tut.

Mme Labarre venait de se lever. . . Une colère sourde grondait en elle. A deux reprises sa bouche s'était ouverte pour interrompre René, mais d'un geste celui-ci lui avait imposé silence, tandis qu'il continuait avec une animation toujours croissante.

Son visage s'animait.

Une flamme jaillissait de ses yeux.

Il était vraiment beau ainsi, et Jacques Lagarde ne pouvait s'empêcher d'admirer cette soudaine transfiguration.

— J'espère que vous avez fini ! dit la veuve d'un ton furieux. Vous me manquez de respect !

— Que Dieu m'en garde ! répliqua le jeune homme. Mon âme, révoltée par le supplice d'une contrainte trop longue, d'un trop persistant étouffement, m'a donné le courage de dire la vérité devant vous, mais je n'en ai pour vous ni moins de tendresse, ni moins de respect. Il me semble que vous devez être heureuse de connaître enfin votre fils, de savoir ce qu'il pense réellement, et de ne plus ignorer la véritable cause d'un mal qui vous inquiète. . . Certes, le docteur Thompson sera pour beaucoup dans ma guérison, mais malgré toute sa science il ne pourrait rien si la liberté sans limites et le travail sans contrainte n'étaient ses auxiliaires. . . Ne vous inquiétez pas de moi, ma mère, je ne vous imposerai jamais ma présence quand elle ne sera point désirée par vous, et si la fortune m'arrive, je ne mettrai nulle entrave à votre

désir de la garder en vos mains... Que m'importe l'argent ? Ce qu'il me faut, c'est non la richesse, mais une place dans l'existence ailleurs qu'au fond d'un cloître ! J'ai fini, monsieur le docteur... Etes vous suffisamment renseigné ?...

—Oui, mon cher enfant... répondit Jacques.

—De ce que vous venez d'entendre, que concluez-vous ?

—Que vous n'êtes aucunement fait pour l'état ecclésiastique... Madame votre mère le comprendra et cessera de vous imposer une volonté à laquelle vous devriez résister d'ailleurs, car la vie claustrale achèverait de détruire votre santé, et la santé est le souverain bien... Je vous soignerai... Je vous guérirai... Quand à vous, madame, ajouta le médecin en prenant avec un geste amical la main de Mme Labarre, vous avez le cœur trop rempli d'amour maternel pour ne pas accéder aux désirs de votre fils... Vous ne pouvez, ni ne devez lui imposer un long martyre ! Laissez-le marcher librement dans le monde, cherchant sa voie... Je le crois doué d'assez de courage, pour se créer une position... Du reste, si vous le permettez et si cela lui convient, j'offre d'être son guide...

—J'accepte, et de bien grand cœur ! s'écria René.

Jacques pressait doucement la main de la belle veuve, qui sous cette pression sentait son cœur s'amollir et qui rougissait comme une jeune fille.

—Docteur, fit-elle, si René m'avait adressé plus tôt les observations que pour la première fois je viens d'entendre, je n'aurais point contrarié ses désirs, croyez-le bien. Si tout à l'heure vous m'avez vue surprise, c'est que je croyais absolument à sa vocation sincère. Je me trompais... N'en parlons plus. Que le cher enfant soit libre. Il devra cependant ne point oublier combien notre fortune est restreinte.

—J'ai de l'instruction, ma mère, ce qui souvent vaut mieux que de l'argent... Mes études ont été brillantes... Je puis les compléter en travaillant le droit, et devenir un avocat distingué, comme était mon père...

—Les encouragements ne vous manqueront pas, dit le pseudo-Thompson, je vous promets les miens et je tiendrai parole.

VI

Après un court silence, le médecin continua :

—Maintenant, chère madame, permettez-moi de vous présenter de nouveau ma requête, avec l'espoir qu'elle sera mieux accueillie que la première fois... Dites-moi que vous me ferez l'honneur et le plaisir d'assister, ainsi que monsieur votre fils, à la petite réunion tout à fait intime dont je vous parlais tout à l'heure.

—Acceptez, ma mère, je vous en prie... fit René... je vous accompagnerai, très heureux de me retrouver auprès du docteur qui vient de se montrer si parfait pour moi.

—Mais, mon deuil... murmura Mme Labarre, très désireuse au fond de se laisser convaincre, car les regards de Jacques exerçaient sur elle une sorte de fascination.

—Votre deuil serait un obstacle pour un bal, pour une grande soirée, mais non pour une réunion de famille en quelque sorte... répartit le médecin.

—Eh bien ! j'accepte... pour mon fils...

La veuve de l'avocat accompagna ces mots d'une villade incendiaire lancée au pseudo-Thompson.

René sourit.

—Vous êtes bonne, ma mère, dit-il avec un accent un peu sarcastique, et je vous en remercie...

—Maintenant que j'ai obtenu ce que je désirais, reprit Jacques Lagarde, achevons la consultation.

—Nous sommes à vos ordres.

Le médecin adressa plusieurs questions au séminariste qui répondit avec abandon.

—Toussez-vous quelquefois ? demanda Jacques.

—Quelquefois oui, mais rarement.

—J'ai besoin de vous ausculter... Découvrez, je vous prie, la partie supérieure de votre corps...

René enleva sa soutane et mit à nu sa poitrine et ses épaules.

Les épaules étaient maigres, la poitrine étroite et rentée. Jacques s'attendait à la trouver ainsi.

Son examen avait surtout pour but de s'assurer que le jeune homme portait au cou la médaille du comte de Thonneurieux.

En effet cette médaille pendait sur la poitrine, enfermée dans un sachet de drap de tout point semblable à un scapulaire, et soutenue par un cordon de soie noire.

—La voilà ! pensa le docteur, à portée de ma main, et ne pouvant la saisir !

Puis il ausculta le séminariste selon les règles de l'art.

—C'est fini, mon cher enfant, dit-il au bout de quelques secondes, vous pouvez remettre vos vêtements... vous serez soumis à un régime fort sévère... continua-t-il en se rasant à son bureau, régime dont je vais noter une à une les prescriptions... Si vous les suivez religieusement je rétablirai vite votre santé compromise aujourd'hui d'une façon très sérieuse... Vous avez besoin de fortifiants, de reconstituants... il vous faut en outre six grands mois de vacances, au moins, sans aucun travail et sans la moindre préoccupation... Si vous quittez le séminaire, comme cela me paraît probable voilà vos vacances toutes trouvées...

—Je demanderai d'abord quelques jours de congé, répondit Labarre, et ma mère, lorsque je serai de retour chez elle, voudra bien faire annoncer au supérieur du séminaire que je m'étais trompé sur ma vocation, et que je renonce à l'état ecclésiastique.

Jacques avait achevé d'écrire son ordonnance.

Il la présenta à la belle veuve qui la prit d'une main un peu tremblante.

—Veuillez passer par ici, dit-il ensuite en se levant. On vous remettra les médicaments prescrits et on transcrira l'ordonnance sur un registre *ad hoc*... Je vais, du reste, vous accompagner...

Et ouvrant la porte de la pièce dans laquelle se trouvait Marthe, il fit passer devant lui la mère et le fils.

L'orpheline était à son bureau et attendait, la plume à la main.

Elle salua Mme Labarre et le séminariste qui tous deux éblouis par sa beauté, venaient de s'arrêter sur le seuil.

—Une de mes parentes, madame, que j'aime comme si elle était ma fille...

Marthe salua de nouveau et Mme Labarre, prenant au sérieux les paroles qu'elle venait d'entendre, daigna lui adresser un sourire qui n'exprimait que de la bienveillance.

René dévorait la jeune fille du regard et il lui semblait sentir une flamme inconnue s'allumer dans ses veines.

Jacques constata du premier coup d'œil l'effet que produisait l'orpheline sur le séminariste, et s'applaudit *in petto* de la prodigieuse justesse de ses calculs.

—Ma chère Marthe, dit-il, veuillez prendre note du nom de M. René Labarre, et transcrire l'ordonnance qui le concerne...

Mme Labarre tendit cette ordonnance à la jeune fille et demanda :

—Aurez-vous la bonté, docteur, de m'apprendre ce que je vous dois ?

—Nous compterons cela plus tard, chère madame, après la guérison... répliqua Jacques Lagarde. Votre fils n'est point pour moi un client ordinaire... Je désire qu'un compte lui soit ouvert...

—Comme il vous plaira, docteur.

Marthe avait achevé sa copie.

—Voici votre ordonnance, monsieur, et les médicaments qu'elle indique... dit-elle à René en lui présentant, en même temps que le papier, une boîte et un petit flacon.

Le séminariste, les yeux toujours fixés sur Marthe avançant la main.

L'orpheline rougissant, sans en avoir conscience, sous l'aideur et la fixité de son regard, plaça dans cette main les trois objets.

Ses doigts délicats effleurèrent légèrement l'épiderme des doigts du jeune homme.

A ce contact, à peine perceptible cependant, René ressentit une sorte de commotion suivie d'un trouble étrange, ses jambes faiblirent sous lui ; tout le sang de son cœur envahit son visage, mettant pendant une ou deux secondes un voile devant ses yeux.

—A bientôt, chère madame... dit Jacques en lui pressant la main.

—Oui, à bientôt, docteur... murmura Mme Labarre, que cette pression agitait délicieusement, à bientôt... .

Et, prenant le bras de son fils elle sortit, accompagnée par Jacques jusqu'au vestibule.

—Voilà un garçon qui irait loin... s'il devait vivre... pensait-il en regardant la belle veuve et René descendre l'escalier de l'hôtel.

Quand ils eurent disparu, il tira sa montre ; elle indiquait quatre heures dix minutes.

Il retourna près de Marthe.

—Votre travail est achevé pour aujourd'hui, chère enfant, lui dit-il. Mettez vos comptes en règle, et ensuite allez faire au bois, avec Angèle, votre promenade hygiénique et quotidienne.

—Oui, monsieur le docteur.

—Envoyez chercher un landau de grande remise qui vous conduira jusqu'aux lacs ; ensuite mettez pied à terre et marchez pendant une heure... Votre santé l'exige... Je ne sais si je dînerai ici ce soir... J'ai des courses à faire. Ne m'attendez pas pour vous mettre à table... La recette a été bonne, n'est-ce pas, pour une première journée ?

—J'ai encaissé vingt-cinq louis...

—Ce qui ferait par an cent quatre-vingt-deux mille cinq cents francs, s'il n'y avait pas d'augmentation... On pourrait s'en contenter...

—Monsieur le docteur, faut-il ouvrir un compte à M. René Labarre ?

—J'allais vous prier de le faire... Au revoir, chère enfant. Jacques embrassa Marthe sur le front d'une façon toute paternelle, mais en appuyant cependant son baiser un peu plus fort peut-être que ne l'aurait fait un père, puis il regarda son appartement et sortit.

Dix minutes après il arrivait à la gare Saint-Lazare, entra dans un café qui se trouvait sous les arcades et qui vient de disparaître dans les démolitions générales nécessitées par l'édification de la nouvelle gare, et s'adressant à la dame du comptoir lui demandait s'il était arrivé un télégramme au nom de M. Garnier.

—Non... répondit la dame, je ne connais pas ce M. Garnier.

—C'est moi-même... Un de mes amis doit m'adresser ici une dépêche qui m'obligera sans doute à prendre immédiatement le premier train partant pour Versailles... Je vous serai très obligé de recevoir cette dépêche et de me faire servir une absinthe en attendant qu'elle arrive...

—Bien, monsieur...

Jacques s'installa dans un angle du café, prit son absinthe et lut le journal.

À cinq heures et demie il commanda un potage, une sole au blanc, une entrecôte Bercy, une bouteille de *Pontet-Canet* et dina de bon appétit.

Enfin, à six heures et demie et quelques minutes un facteur du télégraphe entra et remit au comptoir une dépêche. La dame regarda la suscription, et qu'elle envoya immédiatement à Jacques par un des garçons.

Nous connaissons déjà le contenu de cette dépêche.

—À huit heures... se dit le pseudo-Thompson après avoir lu, j'ai le temps...

Il acheva rapidement son repas et quitta le café.

Au moment où sonnaient huit heures à l'horloge de la gare Nord un coupé de maître, conduit par un cocher très barbu, arrivait à cette gare et venait se ranger du côté de l'arrivée.

À huit heures vingt minutes retentit le sifflet d'une locomotive.

Le train venant de Chantilly entra en gare.

Amédée et Virginie dormaient chacun dans un des coins du compartiment de première classe où Pascal se trouvait seul avec eux.

Ils avaient d'abord bavardé, divagué, chanté, puis une lourde torpeur, résultant des libations immodérées, s'était emparée d'eux, amenant à sa suite le sommeil pesant de l'ivresse.

Un instant Pascal eut l'idée de profiter de ce sommeil pour enlever à Virginie sa médaille.

La réflexion l'arrêta.

Des complications sans nombre ne pourraient manquer de suivre ce vol et de le rendre inutile. Ils pourraient même devenir nuisible au succès final, en mettant sur leurs gardes les autres porteurs de médailles.

En conséquence il décida de s'en tenir au plan qu'il avait combiné.

Au moment de l'arrivée en gare, l'associé de Jacques Lagarde secoua vigoureusement les dormeurs, qui se réveillèrent plus gris encore qu'ils ne l'étaient en quittant Orry-la-Ville, car le mélange des vins et des alcools fermentait dans leurs têtes.

Pour quitter la gare ils furent obligés de se cramponner, l'un à droite, l'autre à gauche, aux bras que leur offrait Pascal.

La nuit commençait à venir.

Le cocher barbu, qui n'était autre que Jacques Lagarde, surveillait attentivement la sortie.

Il aperçut nos trois personnages et fit un signe à Pascal qui, s'approchant aussitôt de lui, demanda :

—Etes-vous pris cocher ?

—Non, bourgeois, répondit Jacques d'une voix enrouée. Mais je n'ai que deux places.

—Je monterai à côté de vous... fit Amédée qui semblait reprendre quelque peu d'équilibre.

—Non...non... répliqua vivement Pascal, mettez-vous tous les deux dans le sapin... Il faut que je sois sur le siège pour indiquer la route...

—Grimpe donc, mon vieux Zidore, reprit le tapissier. Mais, avant de partir, il faut s'humecter le gosier... Ça me brûle là-dedans comme si le feu y était...

Et il portait la main à sa gorge enflammée par l'excès de boisson.

—Oui... appuya Virginie, je m'imbiberai bien de quelque chose de rafraîchissant...

—Un perroquet vert anisé, par exemple... ajouta le jeune Amédée.

—Va pour le perroquet, mais dépêchons-nous... fit Pascal. Cocher je vous prends à l'heure. Nous allons chez le mastroquet... Nous n'avez qu'à nous suivre...

Il pensait tout bas :

—Ça va les achever... ils seront finis...

On entra chez le marchand de vins où furent servies les absinthes qu'Amédée, dans son langage populaire, désignait sous le nom de *perroquets verts*.

—Voilà qui va faire un trou ! ça nous rendra de l'appétit pour manger nos écrevisses !... dit Pascal en riant.

—Nos écrevisses... répéta Virginie. Enfin, où donc qu'elles sont, nos écrevisses ?

—Dans le réservoir de la propriété de mon patron, avec des carpes et des anguilles dont nous ferons une matelotte qui se supotera bien, et que nous arroserons de champagne, comme je l'ai promis...

La jeune ouvrière se leva galvanisée.

—En route !... cria-t-elle. Aux écrevisses !...

Amédée et Virginie s'installèrent dans le coupé, où deux secondes plus tard ils ronchaient.

Pascal monta près du cocher, et le cheval prit au grand trot la direction de Vincennes.

En quittant le cabinet de consultation du docteur Thomp-

son, Raymond Fromental, tout en éprouvant une sorte d'allègement, conservait de sérieuses inquiétudes, bien faciles à comprendre.

Il venait d'arracher à Paul le secret de son cœur et, désespéré du désespoir de son fils, il avait promis de retrouver la jeune fille objet d'un si violent amour.

Cette promesse, comment la tiendrait-il ?

S'il ne pouvait la tenir, comment s'y prendrait-il pour amener la guérison du cœur et de l'âme, sans laquelle la guérison physique serait impossible ?

Avant tout, il fallait questionner Paul, mais il ne crut pas devoir le faire à l'instant même.

— Rien ne presse, se dit-il, j'attendrai à demain.

VII

— Père, demanda Paul, retournons-nous tout de suite à Créteil ? ...

— Je crois, cher enfant, qu'avant de partir nous ferons bien d'aller présenter nos respects à Mme la comtesse de Chatelux. N'est-ce pas ton avis ?

— C'est mon avis, puisque c'est le tien ...

— Tu verras Fabien en même temps... Cela te fera plaisir, je suppose ...

— Sans doute ...

Le ton avec lequel ces deux mots furent prononcés exprimait une profonde indifférence.

Paul était retombé déjà dans sa tristesse habituelle qui l'empêchait de s'intéresser à quoi que ce fût.

On prit une voiture et Raymond donna l'adresse de Mme de Chatelux, rue de Tournon.

La comtesse, au moment où le père et le fils se firent annoncer, causait avec Fabien.

Ce fut le jeune homme qui vint à la rencontre des visiteurs avec sa bonne grâce accoutumée.

Mme de Châtelux se montra bonne et affectueuse comme elle l'était toujours.

Elle fut étonnée douloureusement en constatant à quel point Paul était changé, mais elle ne fit aucune allusion à ce changement.

Elle se réservait d'en parler à Fromental quand elle se trouverait seule avec lui.

— Mon cher Paul, dit Fabien à son ami, je suis doublement heureux de te voir... d'abord pour te serrer la main, ensuite pour t'annoncer la nouvelle visite que je compte te faire prochainement dans ton ermitage de Créteil ...

— Tu seras le très bien venu... répondit Paul, chez qui la glace parut se fondre. Puis-je espérer que tu passeras plusieurs jours avec moi ?

— Mon cher enfant ce ne sera pas possible... fit Mme de Chatelux, je ne consens à vous le donner que pour une journée où deux... Quand il n'est pas là il me manque trop... et puis je suis sans cesse inquiète. J'ai peur qu'il ne lui arrive quelque chose. C'est de la faiblesse, je le sais, mais contre cette faiblesse je ne puis rien ...

Paul serra la main de son ami.

— Quand viendras-tu ? lui demanda-t-il.

— Samedi.

— C'est à-dire après-demain. Arrive de bonne heure, au moins, que nous ayons le temps de pêcher un peu.

Fabien se tourna vers la comtesse et dit d'un ton insinuant :

— Si je parlais vendredi soir, mère ? Tu me verrais guère moins et cela me donnerait une grande avance.

— Eh bien, soit. Entendez-vous à ce sujet tous les deux.

— C'est ce que nous allons faire. Viens avec moi, Paul.

Et le jeune homme entraîna son ami hors du salon.

La comtesse et Fromental restèrent seuls.

— Mon cher Raymond, fit vivement Mme de Chatelux, votre visite était des plus opportunes... Si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, j'allais vous écrire pour vous prier de passer à l'hôtel le plus tôt possible ...

— Aviez-vous donc à m'apprendre ou à me demander quelque chose de particulier, madame la comtesse ?

— Nous causerons de cela tout à l'heure... Mais d'abord parlons de votre fils... Je n'ai pas besoin de vous dire que je l'ai trouvé bien changé... Il est hors de doute que vous avez constaté vous-même ce changement qui saute aux yeux ...

— Hélas ! oui, ma dame, je l'ai constaté comme vous, et j'en éprouve un profond chagrin ...

— Quelle est la cause de ce changement qui nous afflige tous deux ?

— L'anémie, d'abord ...

— L'anémie n'est point inguérissable ...

— Certes !... Malheureusement à cette cause s'en joint une autre, plus grave encore ...

— Mais non sans remède ?

— Je l'espère... seulement le remède sera difficile à trouver, j'en ai grand peur ...

— Je ne comprends pas ...

— Paul a été mis par le hasard en présence d'une jeune femme à laquelle appartiennent aujourd'hui toutes ses pensées.

— En d'autres termes il est amoureux ? ...

— Comme un fou !

La comtesse sourit.

— Pourquoi donc, répliqua-t-elle, pourquoi donc me disiez-vous que le remède serait difficile à trouver ?

— Parce que c'est vrai ...

— Allons donc ! Paul est joli garçon, et surtout très sympathique... Celle dont les beaux yeux ont fait le mal se chargera de le guérir ...

Raymond secoua la tête.

— Vous croyez cela, madame... C'est que vous ne savez pas tout ...

Fromental raconta à Mme de Chatelux ce qu'il tenait de la bouche de son fils.

— Alors, fit-elle après avoir écouté avec une profonde attention, il ignore ce qu'est devenue cette jeune femme ou cette jeune fille ?

Il l'ignore.

— Que suppose-t-il ?

— Rien... Quelles suppositions pourrait-il faire sans s'égarer, puisque pour lui tout est mystère ?

— Lui avez-vous demandé des renseignements ?

— Pas encore, mais je compte l'interroger, et pour peu qu'il me donne un léger indice, un point de départ, je chercherai

— Et vos recherches seront couronnées de succès, car votre position à la préfecture vous permettra de les mener à bien plus facilement que tout autre ...

— Hélas ! madame, rien ne prouve que, si elles réussissent, elles doivent amener un résultat heureux... Paul a l'esprit romanesque, l'âme ardente ; si son amour est allé à une femme qui ne soit pas libre ou qui soit indigne, que ferai-je ? Le lui dire, ce sera briser son cœur... ce sera le tuer peut-être, dans l'état de faiblesse physique où il se trouve... Rien qu'en y pensant, je frissonne ...

— Pourquoi prévoir un résultat funeste ? L'inconnue dont il s'agit peut être une jeune fille libre et honnête.

— Sans doute, mais, en admettant cela, qui sait à quelle condition sociale cette jeune fille appartient ? Ne fait-elle point partie d'une caste plus élevée que la mienne ? Mon fils pourrait-il sans folie prétendre à sa main, lui qui n'a de fortune ni dans le présent ni dans l'avenir, et dont l'unique héritage est le terrible passé de son père ?

En prononçant ces derniers mots d'une voix pleine d'angoisse, Fromental pressa son front brûlant entre ses deux mains.

— Je vous en prie, mon cher Raymond, dit vivement Mme de Chatelux, ne vous épouvantez pas ainsi par avance... Aucune de vos conjectures n'est peut-être fondée... Quant à votre position, j'espère qu'elle va changer et qu'avant peu vous serez redevenu maître de vous-même... C'est à ce sujet que je désirais vous entretenir ...

—Vous avez daigné vous occuper de moi, madame?..

—Oui... et je m'en occuperai encore... J'ai vu plusieurs personnalités influentes qui, à ma recommandation, apostilleront votre supplique au ministre de la justice, mais je tiens à ce que cette supplique soit remise au ministre lui-même par son secrétaire intime en qui il a la plus grande confiance, et que je compte aller voir samedi afin d'obtenir de lui qu'il nous rende ce service... et je l'obtiendrai certainement!..

—Oh! madame, que vous êtes bonne! s'écria Raymond, les yeux remplis de larmes de reconnaissance.

—Vous savez à quel point je suis heureuse de m'employer pour vous qui le méritez si complètement.. Vous êtes toujours bien vu par vos chefs, n'est-ce pas?

—Je crois que mes droits à leur estime ont plutôt grandi que diminué... Ces jours derniers, l'occasion de me rendre utile de nouveau m'a été donnée... Sur la demande du préfet lui-même on m'a chargé d'une affaire difficile que j'ai eu le bonheur de conduire à bonne fin.

—C'est à merveille, car je compte solliciter un mot de recommandation du préfet... Ce mot et le secrétaire du ministre enlèveront l'affaire.

—Ah! madame la comtesse, puissiez-vous réussir! s'écria Raymond en joignant les mains. Ma position, toujours si pénible, devient de plus en plus difficile... Je suis obligé, maintenant que Paul est auprès de moi, d'entasser mensonge sur mensonge, de m'entourer de mystère, de cacher ma vie comme celle d'un misérable, d'un bandit, d'un infâme! La honte qui pèse sur moi m'écrase. Songez donc, si mon fils pénétrait mon secret, que deviendraient son respect et sa tendresse? Il aurait peur de son père!... il rougirait de son père!... il le maudirait peut-être! Comprenez-vous cette chose horrible, madame? il le maudirait!

—N'exagérez rien, mon ami... répliqua Mme de Chatelux. Il est certain que si Paul apprendrait à l'improviste ce que vous avez pu lui cacher jusqu'à ce jour, cette nouvelle serait écrasante pour lui; mais en veillant sur vous, en agissant avec votre prudence habituelle, vous éviterez facilement cette fâcheuse découverte... Attendez donc avec confiance et courage le résultat de ma prochaine démarche... Vous avez un congé. Passez-le près de votre fils, cherchez à guérir son pauvre cœur malade, et revenez lundi me voir... J'espère que j'aurai à vous donner de bonnes nouvelles.

De grosses larmes coulaient sur les joues de Raymond.

La comtesse lui tendit la main.

Il la prit, et sur cette main il appuya respectueusement ses lèvres.

—Mon cher Raymond, dit madame de Chatelux après quelques secondes de silence, vous qui connaissez tout Paris, vous allez sans doute pouvoir me donner un renseignement.

—À propos de quoi, madame?

—À propos d'un médecin étranger dont en ce moment on fait grand bruit... un certain docteur Thompson... Le connaissez-vous?

—Oui, madame... c'est un savant américain très justement renommé, qui est venu s'établir à Paris... C'est chez lui que j'ai conduit mon fils en consultation... il m'inspire une confiance absolue.

—Alors, selon vous, ce n'est point un charlatan?..

—Certes, non!... C'est un homme éminent, très sérieux et très simple.

—Alors, je comprends mal le but de la lettre que j'ai reçue.

—Vous avez reçu une lettre du docteur Thompson?... fit Raymond avec surprise.

—Oui. Une lettre d'invitation à une soirée musicale qu'il va donner dans son hôtel de la rue de Miromesnil. J'avais supposé qu'ayant recueilli les noms de gens du monde très en vue, il leur envoyait des invitations dans le but d'augmenter sa clientèle et de lui donner de l'éclat...

—Le docteur n'a nullement besoin de charlatanisme je vous assure. C'était aujourd'hui le jour d'ouverture de ses consultations. Il y avait dans le salon d'attente une telle affluence

que sans aucun doute plus de la moitié des personnes venues pour consulter auront dû être remises à demain... Vous comprenez que sa clientèle est déjà faite...

—Tant mieux pour lui. Fabien et moi nous n'avons, grâce au ciel, nul besoin de ses conseils, aussi nous garderons-nous bien d'assister à sa soirée... Son invitation est du plus mauvais goût, elle prouve une ignorance absolue des usages du monde...

—Le docteur est étranger, madame; c'est une circonstance atténuante pour ce solécisme de conduite.

—Et puis, entre nous, ajouta Mme de Chatelux, je n'aime pas ces renommées trop soudaines et trop tapageuses... Je ne puis m'empêcher de penser qu'elle sont dues à la réclame beaucoup plus qu'au talent.

—Si vous connaissiez le docteur Thompson, je crois, madame, que vous reviendriez de vos préventions et que vous porteriez sur lui un jugement plus favorable... Son visage respire la loyauté... son langage est modeste... Je lui devrai, j'en suis certain, la guérison de mon fils... (je parle de la guérison physique...) Il me l'a promis, et il entreprend cette tâche avec un dévouement bien désintéressé, car il ne veut pas recevoir de moi d'honoraires...

—Je suis ravie d'apprendre qu'il met sa science au service de l'humanité sans prétendre en tirer trop de profit; j'espère comme vous qu'il guérira Paul, et surtout je le désire!..

En ce moment les deux jeunes gens rentrèrent dans le salon.

—C'est entendu avec Paul, mère... dit Fabien, j'irai coucher vendredi soir à Port-Créteil afin d'avoir samedi ma journée complète pour faire une bonne partie de pêche...

—Bien, cher enfant, agis à ta guise, mais n'oublie pas que samedi soir ou dimanche au plus tard je t'attendrai...

—Maintenant nous sommes convenus d'autre chose... ajouta Fabien.

—De quoi donc?

—Nous avons décidé que M. Fromental resterait à dîner ce soir avec nous...

—Rien de plus simple et rien qui me soit plus agréable...

—Pardonnez-moi si je n'accepte pas, madame la comtesse... interrompit Raymond.

—Pourquoi donc refuseriez-vous?

—Parce qu'il faut que nous retournions aujourd'hui même à Port-Créteil, et la route est longue...

—Vous coucherez à Paris... dit Fabien.

—Madelaine serait très inquiète.

—Nous allons lui envoyer une dépêche pour la rassurer... Allons, mon cher monsieur Fromental, ne vous faites pas prier... Et toi, Paul, plaide en notre faveur et sois éloquent!

—Père, fit le jeune homme en souriant, voudrais-tu donc désobliger mon ami Fabien?

—Puisqu'il en est ainsi, je cède... répondit Fromental en s'inclinant.

—Bravo!..

Fabien et Paul envoyèrent aussitôt une dépêche à Madeline.

A six heures et demie, on se mit à table.

A onze heures, Raymond et son fils rentraient dans la maison de l'île Saint-Louis qu'ils avaient quittée depuis le matin.

La concierge arrêta son locataire au passage et lui remit une lettre arrivée dans l'après-midi.

VIII

Raymond regarda l'adresse.

Elle était d'une écriture inconnue de lui.

Toute lettre dont il ignorait l'origine lui causait, avant qu'il l'ouvrit, une vague appréhension.

Dans la situation où il se trouvait, elle pouvait lui apporter une fâcheuse nouvelle.

Une fois rentré dans sa chambre où Paul l'accompagna, il déchira l'enveloppe, déploya la feuille qu'elle contenait et lut les quelques lignes tracées sur cette feuille.

C'était une invitation ainsi conçue :

« Monsieur le docteur Thompson prie monsieur Fromental et son fils de lui faire l'honneur d'assister à la soirée musicale qu'il donnera, le lundi, 16 courant, en son hôtel de la rue de Miromesnil. »

Raymond avait lu à haute voix.

—Voilà un procédé tout à fait gracieux, père .. dit le jeune homme, n'est-ce pas ton avis ?

—Sans doute... Dis-moi, mon cher enfant, éprouves-tu quelque désir d'assister à cette soirée ?

—Non, père... J'aime peu le monde, tu le sais... Je n'en ai point l'habitude, et je me trouverais sans aucun doute très gêné au milieu des personnes inconnues de moi invitées par le docteur Thompson...

—Réfléchis bien. Ce serait une distraction pour toi qui en as si peu...

—Mes réflexions sont faites. J'aime mieux m'abstenir...

Fromental était devenu tout à coup songeur...

—A quoi penses-tu, père ? lui demanda Paul.

—Je penso à une chose singulière, inexplicable pour moi...

—Laquelle ?

—Cette invitation...

—Eh bien ?

—Comment se fait-il que nous l'ayons reçue ? ..

—Mais, répliqua Paul en souriant, par la raison bien simple que le docteur te l'a envoyée...

—Voilà justement ce qui m'étonne... Comment le docteur sait-il notre nom et notre adresse ?

—Ne les as-tu pas donnés ?

—Je ne le crois pas... je suis à peu près sûr du contraire.

—C'est que ta mémoire est en défaut... Sans cela, comme tu le disais tout à l'heure, la chose serait incompréhensible... Nous ne sommes pas des gens en vue, connus de tout le monde...

Raymond réfléchissait.

—Peut-être, murmura-t-il à demi voix, peut-être lui ai-je donné mon adresse et mon nom quand je l'ai rencontré au restaurant de l'île... J'étais si ému que je ne me souviens pas... Oui, ce doit être là, car tantôt, lorsque nous sommes allés chez lui, il ne me les a point demandés. Donc il les connaissait déjà.

—En tout cas, dit Paul, c'est absolument sans importance. Bon soir, père...

—Bonne nuit, cher enfant .. Demain nous partirons de bonne heure, à moins que tu ne veuilles faire la grasse matinée...

—Ne déjeunerons-nous point à Paris ?

—Ce seras comme tu voudras...

—Eh bien ! nous verrons cela demain .. la nuit porte conseil... A demain père...

Et Paul, après avoir embrassé Raymond, se retira dans sa chambre.

A l'heure où le père et le fils se séparaient pour aller prendre un peu de repos, un nouveau crime, un crime effrayant, prévu de nos lecteurs, se commettait au *Petit-Castel*.

Amédée Duvernay et Virginie tombaient frappés d'anesthésie dans la salle à manger de la villa, comme était tombé Antoine Fauvel, le bouquiniste de la rue Guénégaud, et passaient comme lui du sommeil à la mort après avoir perdu tout leur sang par l'incision longitudinale pratiquée à l'artère du cou.

Jacques avait brisé la chaînette, enlevé la médaille que portait Virginie, décousu l'enveloppe en forme de scapulaire, et examiné avec une attention dévorante le disque d'or.

Ce disque offrait sur sa face ces trois mots superposés

DE
NOIRE
PARTIR

—Et d'UNE !... dit le misérable avec un accent de triomphe en serrant la trophée saillant dans une caso de son portefeuille. Nous les aurons toutes ainsi !...

Les corps revêtus de leurs vêtements furent remontés dans le jardin ainsi que l'avait été celui de Fauvel.

Les traces du double meurtre disparurent grâce aux précautions prises et au lavage pratiqué dans l'office du sous-sol, et les portes de la villa furent refermées :

—A cette heure, demanda Pascal, que faisons-nous des cadavres ? ..

—Avance le coupé.

Pascal alla sous la remise où la voiture qui les avait amenés attendait, non dételée.

Il prit le cheval par la bride et le conduisit jusqu'à l'en droit où attendait Jacques.

—Ouvre la portière... fit ce dernier.

Pascal obéit.

—Présentement, continua le pseudo-Thompson, il s'agit d'installer ces deux corps dans la guimbarde comme s'ils étaient endormis...

—Facile.

Le cadavre souple et gracieux de Virginie fut placé à droite sur des coussins, les genoux ployés et la tête s'adossant à l'angle capitonné de la voiture.

On en fit autant pour Amédée, de l'autre côté.

Ces deux malheureuses victimes semblaient dormir d'un sommeil profond.

La sinistre besogne achevée, Jacques donna l'ordre à Pascal d'aller chercher dans l'écurie une corde qui fut glissée sous le tapis de la voiture, puis on ouvrit sans bruit la grille, et un instant après le coupé stationnait sur la route.

Lorsque Pascal eut refermé derrière lui, son complice était déjà sur le siège.

Il y monta vivement à son tour.

—Combien faut-il de temps pour aller d'ici au bois de Boulogne sans entrer dans Paris ? .. lui demanda Jacques.

—Deux heures.

—Tu connais la route ?

—Je la suivrais les yeux fermés...

—Alors, tu vas conduire... A quelle heure pointe le jour ?

—Vers quatre heures du matin.

—Bien... Il est onze heures et demie... en marchant grand train nous serons au bois de Boulogne avant deux heures .. Pascal avait pris le fouet et les guides.

Il rendit la main à son cheval qui partit au trot le plus rapide, fila sur la route de Gravelle, traversa le bois de Vincennes, passa par Saint-Mandé, gagna Montreuil, Bagnolet, Aubervilliers et la route de la Révolte. Partout le nocturne équipage, dont les lanternes étaient éteintes, suivait les routes désertes au milieu d'une nuit profonde.

Le cheval était blanc d'écume.

On atteignit l'avenue de Neuilly.

—Ventre à terre ! dit Jacques quand on se trouva vis-à-vis l'une des entrées du bois de Boulogne.

Pascal mit le cheval au galop et passa comme la foudre devant les préposés de l'octroi qui, complètement ahuris, ne songèrent même point à poursuivre ce véhicule aux allures fantastiques.

—Maintenant, reprit Jacques, quand on eut pénétré à une assez grande profondeur dans le bois de Boulogne, il faut nous arrêter près d'un fourré.

—Entendu.

Dix minutes plus tard, le coupé faisait halte dans une allée bordant un massif d'où émergeaient quelques grands arbres. Les deux hommes descendirent du siège.

Pascal prit la corde, fit un nœud coulant à l'un des bouts, entra sous bois, et choisissant un vieux chêne dont les basses branches formaient des arceaux, il grimpa jusqu'à la première fourche, en s'aidant des anfractuosités du tronc, et il attacha solidement l'autre bout de la corde à l'une de ces branches.

Cette besogne achevée il revint près de Jacques, et les complices, ouvrant la voiture et saisissant le corps d'Amédée, le transportèrent jusqu'au pied du chêne où Pascal avait attaché la corde.

Un instant après ce corps se balançait audessus du gazon que Jacques et Pascal eurent grand soin de piétiner.

La voiture repartit.

Cette fois, Pascal la conduisit du côté de la porte de Boulogne.

Quand elle se trouva dans une allée assez étroite, taillée en plein fourré et voisine du vieux cimetière abandonné, Jacques toucha le bras de son fidèle collaborateur.

—Là... fit-il.

Le cheval fut arrêté de nouveau, les deux hommes mirent pied à terre, et le corps de Virginie fut porté dans une petite clairière au milieu d'un fourré très épais.

—Moralité de la chose ! dit Pascal avec un rire cynique. Voilà où le désir immodéré de manger des écrevisses arrosées de vin de champagne peut conduire une jolie fille ! Au tour de la Fouine, à présent !

Longtemps avant le point du jour le coupé rentra à l'hôtel de la rue de Miromesnil, sans réveiller l'Alsacien qui servait de concierge, et cela grâce à la clef dont Jacques était muni.

Le pseudo-docteur Thompson serra précieusement la médaille, à côté de celle trouvée dans le coffret du feu comte Philippe de Thonnerieux.

La Fouine ne se doutait guère qu'on avait prononcé son nom à cinquante pas de lui, en plein bois de Boulogne où il dormait profondément.

Nous l'avons vu, la veille au matin, donner un coup de main pour lever l'ancre d'un chaland près du quai de l'Entre-pôt, aider à retirer de l'eau le corps d'Antoine Fauvel, et nous l'avons quitté au moment où il disposait à aller *flâner en basse Seine* ; ce sont ses propres expressions.

La basse Seine pour la Fouine avait un attrait.

Il voulait *taquiner* le goujon entre Saint-Cloud et Suresnes dans des fonds d'eau qu'il savait excellents, et muni de tous ses attirails de pêche il avait prit l'impériale du tramway de la place de l'Étoile à Courbevoie avec la correspondance du pont de Suresnes, et il s'était trouvé rendu à l'endroit qu'il comptait explorer.

Jusqu'à la nuit la chance devait lui être défavorable.

Il ne prit que deux livres de poisson qu'il vendit tant bien que mal à un marchand de vins-cabaretier.

—Allons, se dit-il au moment où les premières étoiles scintillaient dans le firmament d'un bleu sombre, zut ! pour la Seine ! j'aime encore mieux ma vieille Marne !... Saint-Maurles-Fossés, Joinville, Créteil, les sapines et le restaurant de l'île... Il faut retourner là-bas... D'ailleurs ici je ne connais personne... On a l'air de me regarder comme un vagabond, et ça ne me va pas... En route pour Créteil !

Ses cannes sur le dos, il avait pris le chemin de Paris en traversant naturellement le bois de Boulogne.

La journée avait été chaude. La nuit était belle.

En devinant sous les grands arbres le gazon aussi épais, aussi meilleux qu'un tapis de haute lice, La Fouine se demanda s'il ne ferait pas bien de s'offrir quelques heures de bon sommeil qui ne lui coûterait rien, et de remettre au lendemain matin son retour aux rives chéries de la rivière qu'il appelait sa *vieille Marne*.

—Ma foi, oui, se dit-il, je vais m'étendre là, et pas un agent de change ne sera mieux couché que moi !

Se glissant aussitôt dans le fourré, il choisit un lit de mousse sous un groupe de chênes très touffus, posa ses lignes à côté de lui, et s'endormit d'un sommeil si profond qu'il n'entendit ni le roulement de la voiture qui s'arrêtait à cinquante pas de sa couche improvisée, ni les paroles échangées entre Jacques et Pascal et dont les dernières le visaient directement.

Le jour parut.

A quatre heures du matin un radieux soleil dorait la cime des vieux arbres, les oiseaux chantaient dans les branches.

La Fouine remua un bras, puis une jambe, et s'éveilla.

—Oh ! oh ! fit-il en s'asseyant sur son séant et en se frottant les yeux. V'là l'soleil qui se lève et les pierrots du bois

s'égosillent... C'est du joli d'être paresseux comme ça et de s'oublier dans son dodo ! Allons, debout, mon vieux, et en route ! Tu vas aller au Point-du-Jour prendre le train de Ceinture jusqu'à Bercy... à Bercy, la *Mouche* te conduira pour deux sous à Charenton, d'où tu suivras le canal jusqu'à Saint-Maur... Voilà ton itinéraire tout tracé et pas compliqué !

Le jeune pêcheur ramassa ses cannes et son épuiette, mit le tout sur son épaule et traversa les fourrés pour gagner une allée.

Soudain il poussa un cri de frayeur et s'arrêta court, pâle et tremblant.

Il se trouvait en présence d'un corps étendu, le corps d'une femme, la face tournée contre terre.

—Tonnerre de Bougival, murmura-t-il, j'ai eu le trac !... et je vous demande un peu si ça a le sens commun... Eh bien, quoi, c'est une personne du sexe dont je ne fais point partie... Il n'y a pas là motif à s'épouvanter... Elle est venue comme moi faire dodo en plein bois... faute de monnaie peut-être... Sapristi ! demoiselle ou dame, elle peut se vanter d'avoir le sommeil dur !...

Et élevant la voix, il ajouta :

—Eh ! la petite mère, éveillez-vous donc !... Si vous allez de mon côté nous ferons un bout de route ensemble...

Le corps ne remua point.

—Bien sûr qu'elle a son plumet, la dame... pensa le jeune homme.

Et, se penchant, il saisit une main qu'il trouva souple, mais glacée.

La Fouine se redressa brusquement avec un renouveau d'épouvante.

—Mais elle est morte !... fit-il presque à haute voix. Ah ! par exemple, j'ai la guigne noire !... hier, un noyé... Ce matin, le cadavre d'une femme... d'une femme assassiné peut-être... Et j'étais couché près de ce cadavre, dans un fourré, comme un rôdeur de barrières, comme un individu sans aveu !... Je pourrais être soupçonné !... Soupçonné, moi, Jules Boulenois !... Qu'est-ce que j'aurais à répondre ?... il s'agit de filer bien vite ! l'endroit est dangereux !...

Joignant aussitôt l'action aux paroles, le jeune homme se précipita comme un fou au travers du bois.

La sueur coulait de son front, la rapidité de sa course faisait haleter sa poitrine et rendait sa respiration sifflante.

Connaissant mal le bois, ne sachant de quel côté se diriger, ayant d'ailleurs complètement perdu la tête, il coupait les sentiers, traversait les fourrés, allant droit devant lui comme s'il eût été poursuivi.

Tout à coup, au bout de quarante minutes, il s'arrêta, les yeux hagards, la gorge serrée, tandis qu'un tremblement convulsif secouait ses membres et faisait claquer ses dents.

En face de lui se balançait le corps d'un homme attaché à une des grosses branches d'un chêne par une corde dont le nœud coulant lui serrait le cou.

—Un pendu ! bégaya Boulenois d'une voix étranglée. Un pendu !...

Il se couvrit les yeux de ses deux mains et voulut s'éloigner, mais la terreur, atteignant son paroxysme, le tenait cloué au sol.

Ses jambes défaillantes refusèrent de porter le poids de son corps.

Il tomba sur ses genoux, écarta ses mains et rouvrit les yeux.

La brise du matin venait de s'élever et, passant à travers les feuillages, faisait osciller le cadavre.

—Oh ! c'est horrible !... horrible !... horrible !... balbutia la Fouine affolé. Un noyé !... une morte !... un pendu !... Que j'aïlle à droite ou que j'aïlle à gauche, je me heurte à des *maccabées*. C'est ça des pronostics de malheur ! Qu'est-ce qui va m'arriver ?...

Au bout d'un instant, l'état moral du jeune homme se modifia de façon sensible.

Il eut honte de lui-même et de sa couardise.

—Je ne peux pourtant pas rester là, à genoux, avec la pour au ventre !...so dit-il. Ce n'est qu'un mort, après tout, et peut-être même ne l'est-il pas encore tout à fait... Il s'agit de le décrocher bien vite. . .

La Fouine, faisant appel à toute son énergie, se dressa et so dirigea vers le cadavre.

Une nouvelle épouvante revint le paralyser.

Les yeux du pendu, fixes, grands ouverts, semblaient le regarder.

—Miséricorde ! bégaya-t-il en frissonnant, je connais ce garçon-là !... C'est Amédée... Amédée Duvernay, le tapissier... le promis de Virginie... un héritier *comme moi* du comte de Thonnerieux... Ah ! mon Dieu, mais j'y pense... cette femme morte là-bas, c'était peut-être . . .

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

On marchait non loin de lui.

Brusquement il se retourna et aperçut un des gardes du bois, faisant sa ronde.

—M'sieu... Eh ! m'sieu... cria-t-il, à l'aide !... au secours !... un pendu !

Le garde avait tourné les yeux du côté d'où venait la voix qui l'interpellaient ainsi.

En voyant le jeune homme au-dessous du corps que la brise balançait dans le vide, il s'élança vers lui.

—Un pendu... c'est bien un pendu ! répéta-t-il.

—Oui, m'sieu... Je passais... je l'ai aperçu... je vous ai entendu et je vous ai appelé. . .

Sans perdre une minute le garde coupa la corde.

Le corps s'affaissa sur le sol.

—Est-ce qu'il est mort ; m'sieu ?... demanda La Fouine.

—Tout ce qu'il y a de plus mort, répondit le nouveau venu après avoir touché les mains et le visage d'Amédée et interrogé la poitrine à la place du cœur, il faut que je fasse avertir le commissaire de police.

En ce moment passaient à une faible distance des ouvriers terrassiers occupés à l'entretien des allées du bois.

Le garde les hélâ.

—Par ici, vous autres... leur cria-t-il, arrivez !

Les ouvriers s'empressèrent de venir former le cercle autour du cadavre.

—Vite ! reprit le garde, que l'un de vous prenne ses jambes à son cou et s'en aille à Neuilly, au grand galop, demander le commissaire. Allons, allons, leste et preste !

Un des ouvriers se mit à courir dans la direction de Neuilly.

La Fouine réfléchissait.

Devait-il parler du cadavre de femme qu'il avait découvert et dont il s'était éloigné fou de terreur ?

Devait-il dire qu'il connaissait le pendu ?

La réponse aux deux questions qu'il se posait fut négative.

La double déclaration devait fatalement entraîner sa comparaison devant la justice, comparaison suivie d'une foule de choses qui lui déplaisaient.

Quoique n'ayant rien à se reprocher, il n'aimait pas à se trouver en rapport avec la police, sachant qu'elle ne voit pas toujours très clair, et qu'elle a souvent la main lourde.

En conséquence il se tut, gardant le rôle de simple spectateur de ce qui allait se passer.

On commentait la mort du jeune homme inconnu, et, comme cela arrive habituellement en pareil cas, on émettait les opinions les plus contradictoires et les plus saugrênes.

Le commissaire de police arriva, dressa procès-verbal et donna l'ordre de porter le corps à la Morgue.

Il allait se retirer lorsqu'un gardien, arrivant d'une autre partie du bois, vint le requérir pour opérer la levée du corps d'une femme qu'il venait de trouver morte dans un fourré.

Le commissaire de police se rendit en toute hâte à l'endroit indiqué et dressa un nouveau procès-verbal, constatant, comme l'avait déjà constaté le premier, que la femme, pas plus que le pendu, ne portait sur elle un objet quelconque de nature à rendre possible la constatation immédiate de son identité.

Le vol n'avait pas été le mobile du crime, si toutefois on se trouvait en présence d'un assassinat, car la morte portait quelques modestes bijoux, et la poche de sa robe renfermait un porte-monnaie assez bien garni.

On envoya chercher des brancards couverts au poste de police de Neuilly, et les deux corps furent expédiés à la Morgue, en même temps qu'un rapport adressé à la préfecture.

La Fouine était resté seul à l'endroit où on venait de trouver Amédée-pendu.

Adossé à un arbre et les yeux fixés sur la branche où l'infortuné tapissier se balançait au souffle de la brise matinale quelques instants auparavant, il se demandait tout bas :

—N'aurais-je pas mieux fait d'avouer que je connaissais Amédée ? on aurait pu, du moins, avertir son père et sa mère. Oui, je sais bien... ajoutait-il. Mais tout ça m'aurait forcé à rester à Paris... On m'aurait demandé un tas de choses... Ça aurait été des questions à n'en plus finir... Comment je m'appellais... où je logeais... Ce que je faisais... des bêtises, quoi ! et moi je ne peux pas souffrir qu'on fourre le nez dans mes affaires !... C'était un bon garçon, Amédée ; c'est malheureux qu'il se soit pendu ; mais, après tout, s'il a fait sa fin à lui-même, c'est que, pour sûr, la vie l'embêtait. Peut-être bien qu'il aura écrit à ses parents pour les informer de son décès. Tout ça le regardait et ne me regarde pas. Il ne faut jamais juger les gens, même quand ils ont cassé leur pipe... .

La Fouine réfléchit de nouveau, puis reprit en regardant toujours la branche à laquelle pendait un morceau de corde long d'un demi-mètre :

—C'est égal !... comment diable a-t-il fait pour aller s'accrocher là-haut ?... Fallait qu'il ait bigrement envie de se mettre au cou une cravate de chanvre !... A propos de cravate de chanvre en voilà un bon bout qui sautille comme une honnête ficelle qui n'aurait rien sur la conscience... On prétend que la corde de pendu porte bonheur... J'ai même lu ça imprimé dans des bouquins... Eh bien ! si c'est vrai, feu mon ami Amédée Duvernay pourra se vanter dans l'autre monde de m'avoir donné bien gentiment après sa mort quelque chose de fameux.

Leste comme un écureuil, le jeune homme grimpa jusqu'à la fourche de l'arbre, se mit à plat ventre sur la branche, défit le nœud, fourra la corde dans la poche de sa vareuse, et se laissa retomber sur le gazon.

Au moment de reprendre ses outils de pêche et de s'éloigner, il s'arrêta en se frappant le front.

—Ah ! ça, mais ! Ah ! ça, mais ! fit-il, j'y pense ! le commissaire de police a fouillé les vêtements, a retourné les poches... il a regardé partout, tout inspecté, même les doublures... il n'a rien trouvé ! Où donc était la médaille qu'Amédée devait porter comme moi ?

La réponse à cette question ne se fit point attendre.

—Que je suis cruche ! continua la Fouine, cette médaille, de peur de la perdre dans quelque batterie, il l'avait mis au cou de Virginie... Il m'a raconté ça au restaurant de l'île. Je m'en souviens comme si j'y étais... Pauvre Virginie, en voilà une qui va se changer en borne-fontaine quand elle apprendra le malheur !

Tout en monologuant, le jeune homme se dirigeait vers la porte de sortie qui s'ouvre à proximité du jardin d'Acclimatation.

Comme il débouchait d'une allée il se trouva en face de plusieurs personnes marchant à côté de deux civières portées par des gardes du bois, sous la conduite d'un brigadier et de gardiens de la paix.

Ces deux civières renfermaient, cachés sur les *tendelets* d'toffe, les corps d'Amédée et de Virginie.

Le cortège funèbre qui se rendait à la Morgue fit halte pour donner aux porteurs le temps de se reposer un peu.

La Fouine s'approcha.

En ce moment un gardien chef se dirigeait vers le groupe.

—Eh bien ! quoi donc ? demanda-t-il à un de ses subordonnés quand il l'eût atteint. On vient de me dire que nous avons eu deux accidents cette nuit dans le bois, mais on ne m'a rien expliqué.

—Oui, brigadier... Vous voyez les deux civières...
 —Doux hommes ?
 —Non... Un homme et une femme.
 —Assassinés ?
 —Non. L'homme pendu... Quant à la femme, de quoi est-elle morte ? Bien malin qui le saurait, car elle ne porto la trace d'aucune blessure...

—Était-elle jeune ?
 —Dans les vingt ans...
 —Et jolie ?
 —Très jolie... Regardez...

Le garde souleva un coin du tendelet recouvrant la civière sur laquelle Virginie dormait son dernier sommeil...

La Fouine, en ce moment à quelques pas du groupe, trouva moyen de jeter un coup d'œil en même temps que le gardien chef.

Il aperçut pendant le quart d'une seconde le visage de la jeune femme et fut secoué par un frisson nerveux.

—C'est Virginie !! se dit-il. J'en avais comme un pressentiment !!

—Ah ! sapristi, oui, elle était jolie, la pauvre petite !! L'identité de ces malheureux a-t-elle pu être établie ?..

—Impossible. Point de papiers. Dans la poche de l'homme, un porte-monnaie refermant une dizaine de francs... Sur la femme, des boucles d'oreilles, un bracelet d'argent doré, deux bagues, et aussi un porte-monnaie contenant trente francs.

—Bref, aucun indice ?
 —Aucun.

La Fouine écoutait.

—Aucun ! se répétait-il à lui-même. Comment donc ça se fait-il ? Qu'est devenue la médaille qu'elle portait sans cesse ? On saura ça plus tard... Enfin, les voilà morts tous les deux dans le bois... Lui, pendu, quand un jour il devait être riche !... Pourquoi, pendu ? Et elle, morte sans blessure... Pourquoi morte ? C'est bigrement singulier, tout ça !

Le cortège avait repris sa marche.

Il disparut bientôt dans le lointain.

Jules Boulenois, très préoccupé, se laissa tomber sur un banc.

Le temps passait et le soleil montait à l'horizon dans un ciel d'une admirable pureté.

Il était plus de sept heures et demie du matin.

Des officiers de cavalerie, des sportsmen, des amazones, envahissaient les avenues du bois, venant faire une promenade matinale.

Les dog-cars, les charettes anglaises, attelés de trotteurs américains ou de cobs vigoureux, se suivaient à la file, se dirigeant vers la plaine de Longchamps.

Le jeune pêcheur, le nez en l'air, réfléchissant toujours à la double mort inexplicable de son ami Amédée Duvernay et de Virginie, regardait sans en avoir conscience passer les chevaux et les voitures, mais peu à peu il cessa de s'absorber dans sa rêverie, et accorda son attention aux choses et aux gens qui se succédaient devant lui, comme dans un panorama mouvant.

Sans être connaisseur, il admirait les chevaux et il appréciait la grâce de quelques amazones.

Il examinait les voitures, et surtout les femmes qui s'y trouvaient, jeunes ou vieilles, mais s'arrêtant plutôt aux jeunes.

Après être resté assez longtemps spectateur du va et vient brillant qui animait l'endroit où le hasard l'avait conduit, il s'arracha à cette contemplation.

—Tout ça ne me mène à rien, se dit-il. La corde du pendu ne mettra pas un radis dans ma poche, et je comptais faire aujourd'hui une bonne journée de pêche... Va te faire lan-lan !... Si elle finit comme elle a commencé, ma journée, j'aurai vu ce soir la moitié de Paris pendu, noyé, ou mort sans raison, mais je n'aurai pas vu les nageoires d'une carpe ou la queue d'une tanche !...

—C'est assez flâner, mon vieux ! S'agit d'aller prendre le train !...

IX

La Fouine quitta le banc sur lequel il était assis, mais au moment où il allait se diriger vers la gare de la Porte-Maillot il s'arrêta net en voyant passer un grand landau de remise dans lequel se trouvaient deux femmes.

Le landau allait au pas.

Les deux femmes, dont l'une avait vingt ans au moins de plus que l'autre, causaient, sans même jeter un coup d'œil aux cavaliers qui les dépassaient ou qui les croisaient.

—Ah ça, mais, se dit La Fouine en arrondissant ses yeux pour mieux regarder les promeneuses du landau, je connais ces binettes-là ! La plus mûre, c'est la forte dame qui m'a acheté dernièrement une marlotte au *Petit-Castel*, l'autre, c'est la jolie demoiselle que la grosse prétendait partie pour l'Amérique, et dont m'sieu Paul s'est toqué !... M'en avait-elle poussé une blague ! oh ! la ! la !... Et m'sieu Paul qui se désole en croyant son objet perdu ! Si je lui disais aujourd'hui où il pourrait retrouver la particulière ?... Pas mauvaise, l'idée ! Serait-il content !... Ça me faisait de la peine de le voir chagrin comme ça, ce garçon !. C'est bête de se mettre un hanneton dans la guitare pour une femme au point d'en déprimer !... Mais chacun son idée... Ça ne serait pas la mienne... Enfin, je vais toujours savoir où elle demeure...

Tout en monologuant le jeune pêcheur marchait en suivant la voiture dont une distance d'une vingtaine de pas la séparait, et qui venant de l'intérieur du bois se dirigeait vers la porte de sortie.

—Il est clair comme le jour, continua la Fouine, que les poulets d'Inde vont prendre le trot une fois dans l'avenue de Grande-Armée, et que je ne pourrai pas les suivre à pattes... Il faut donc que je m'offre un sapin... M'sieu Paul me remboursera la dépense... Allons-y gaiement... J'ai dans ma poche de quoi me payer pas mal d'heures de voiture... je ne risque donc point de me trouver en plan.

Le landau venait de franchir la grille, et les chevaux, habitués à cette promenade, se mirent au trot pour monter l'avenue de la Grande-Armée.

La Fouine courut à la station.

Il sauta dans une voiture découverte, et cria au cocher qui se trouvait sur son siège :

—Dites-donc, mon vieux, vous voyez bien cette guimbarde attelée de deux canossons qui se balade devant nous... Suivez-la et ne la perdez pas de vue... Vous aurez un chic pourboire et je payerai une bouteille...

—Entendu ! répondit le cocher en fouettant sa bête.

Et il prit chasse derrière le landau où se trouvaient Angèle et Marthe qui, obéissant aux prescriptions du docteur, venaient de faire leur promenade hygiénique du matin.

L'attelage de la voiture de remise trottaient.

Le cheval du fiacre n'avait aucune peine à le suivre, et La Fouine se prélassait avec une satisfaction vaniteuse sur les *coussins poudreux du char numéroté*, comme l'écrivait jadis ce bon M. Boileau Despréaux.

Au moment où le landau arrivait au rond-point de l'arc de Triomphe, un régiment débouchait musique en tête de l'avenue des Champs-Élysées.

Cette musique jouait une marche tapageuse. Les cuivres remplissaient l'air de leur bruit strident.

Toutes les voitures furent obligées de faire halte près de la station des tramways de Courbevoie pour laisser passer le régiment.

Le tramway placé en tête de la ligne allait partir.

Effrayés par le tapage, les chevaux se cabrèrent, gagnèrent la main du cocher qui n'était point sur ses gardes, et s'élançèrent en avant, en faisant dérailler la lourde voiture.

Deux gardiens de la paix voulurent se jeter à la tête de l'attelage ; ils furent renversés et blessés.

Les chevaux, dont l'affolement grandissait ruient en galopant toujours.

Une foule compacte encombrant la chaussée immobilisait le landau.

Le timon du tramway venant droit sur lui menaçait d'éventrer la caisse et de broyer les deux femmes.

Marthe et Angèle avaient vu le danger.

—Avancez! Avancez donc! criaient-elles au cocher.

Mais le cocher ne pouvait rien. Une muraille vivante s'étendait devant lui.

Un craquement formidable retentit, suivit de deux cris d'épouvante.

Le choc avait lieu. La flèche du tramway brisait le panneau de la voiture de grande remise.

La musique militaire venait de cesser.

Les chevaux effarés s'arrêtèrent devant l'obstacle impossible à franchir, et facilement on put s'en rendre maître.

Angèle était pâle comme une morte.

Marthe avait perdu connaissance.

Au moment où le tamponnement se produisait, un jeune homme sortant de la foule s'était approché vivement de la voiture pour secourir les deux femmes dont il avait entendu les cris.

Déjà les badaux curieux, cette race odieuse et pullulante, faisaient cercle autour du landau.

Le nouveau venu s'élança sur le marchepied.

—Votre jeune compagne est évanouie, madame, dit-il à Angèle. N'avez-vous pas sur vous un flacon de sels?

—Hélas! non, monsieur...

—Heureusement j'en ai un... reprit l'inconnu.

Et, tirant de sa poche un petit flacon habillé de cuir de Russie, il le déboucha et il le fit respirer à Marthe.

Tandis que ceci se passait, le cocher du landau faisait dresser par un brigadier de gardiens de la paix procès-verbal des dégâts très graves causés à sa voiture par le tramway.

Le fiacre dans lequel se trouvait La Fouine n'avait eu à courir aucun risque.

Au moment où la caisse du landau s'effondrait, le pêcheur à la ligne s'était pris à trembler pour les deux femmes; mais, par un hasard providentiel, ni l'une ni l'autre n'avaient été atteintes et elles s'en trouvaient quittes, l'une pour la peur, l'autre pour un évanouissement, sans doute de courte durée.

La chose qui frappait le plus la Fouine, c'était l'intervention du jeune homme s'élançant pour faire respirer à Marthe un flacon de sel.

—Décidément, murmura-t-il, c'est aujourd'hui le jour des rencontres! Je n'ai pas plus la berlue maintenant que tout à l'heure. Ce jeune particulier qui fait le joli cœur sur le marchepied du carabas c'est m'sieu Fabien de Chatelux! Est-ce qu'il connaîtrait la demoiselle?... Est-ce qu'il aurait dans sa folle idée de couper l'herbe sous le pied de m'sieu Paul?

En croyant reconnaître le fils de la comtesse de Chatelux, Jules Boulenois ne se trompait pas.

Fabien, allant faire au bois, pédestrement, une promenade matinale, s'était arrêté un instant pour écouter la musique militaire.

—Mais non... mais non..., continua La Fouine, tout bien réfléchi il ne la connaît pas, sans cela son ami intime, m'sieu Paul, la connaîtrait aussi... S'il est venu de ce côté-ci, ce matin, c'est l'hasard... n'empêche qu'il paraît trouver bigrement de plaisir à lui mettre sous les narines son vinaigre des quatre voleurs... Il s'occupe plus de sa frimousse que de son évanouissement... Pour sûr qu'elle est bigrement jolie, et qu'elle vaut la peine qu'on la regarde!

—Ah! je comprends bien que m'sieu Paul ait reçu un coup de marteau sur sa cloche d'amour pour une frimousse pareille!

La Fouine était observateur, et de plus il avait de bons yeux.

Fabien, en effet, tout en faisant respirer à Marthe son flacon de sels, avait les yeux fixés sur le divin visage auquel la pâleur mate, résultat de l'évanouissement, donnait encore plus de poésie.

Marthe respirait péniblement.

Le jeune homme suivait d'un regard avide les mouvements irréguliers de sa poitrine.

Il prit la main de l'orpheline et la trouva froide. Les battements du poulx étaient intermittents.

—J'ai peur, madame, dit-il à Angèle, que la syncope ne se prolonge. Ne pensez-vous pas qu'il serait utile de faire conduire mademoiselle à la pharmacie la plus proche?

Angèle, revenu de son épouvante, avait repris tout son sang-froid.

—S'il le faut absolument, monsieur, répondit-elle, je le ferai, mais j'aurais préféré mille fois pouvoir rentrer sans retard à l'hôtel... Le docteur Thompson aurait su mieux que personne ce qu'il y avait à faire...

En entendant le nom du docteur Thompson, Fabien dressa l'oreille.

—Mademoiselle serait-elle une parente du médecin que vous venez de nommer, madame? demanda-t-il à Angèle.

—Oui, monsieur...

—Et c'est bien du docteur Thompson, le célèbre spécialiste américain demeurant rue de Miromesnil, qu'il s'agit.

—Oui, monsieur... Pourquoi ces questions?... Connaissez-vous le docteur?

—De réputation seulement, madame... Mais ma mère et moi nous avons reçu une invitation pour la soirée musicale que le docteur doit donner lundi prochain...

—Permettez-moi de vous demander votre nom, monsieur...

—Le comte Fabien de Chatelux...

Angèle s'inclina.

Fabien, tout occupé de Marthe dont en ce moment les pupilles frémissaient, prêtes à s'ouvrir, ne vit pas la forte femme tressaillir au moment où il se nommait.

—Elle revient à elle! s'écria-t-il.

En effet, la jeune fille venait de faire un mouvement léger.

Un gardien de la paix tendait à Fabien un verre plein d'eau.

—Veuillez me donner votre mouchoir, madame... reprit-il en s'adressant à Angèle, et avec ce mouchoir imbibé d'eau il mouilla légèrement les tempes de Marthe.

A ce contact rafraîchissant celle-ci ouvrit aussitôt les yeux, et laissa errer autour d'elle un regard vague, indécis, étonné.

—Vous n'êtes pas blessée, chère mignonne?... demanda vivement Angèle.

Marthe la regarda sans répondre.

Elle semblait sortir d'un rêve.

Vous avez eu grand-peur, mademoiselle... dit Fabien à son tour.

La jeune fille tourna ses grands yeux vers M. de Chatelux et parut tout à coup se souvenir.

—Grand-peur, oui, monsieur... balbutia-t-elle. En entendant le panneau de la voiture se briser, j'ai cru que ma dernière heure était venue... que j'allais mourir...

—Heureusement, vous avez échappé d'une façon presque miraculeuse au danger!... Vous n'avez point été atteinte?...

—Non, monsieur... l'émotion a été terrible, mais voilà tout...

L'orpheline était revenue complètement à elle-même. Elle avait repris pleine possession de sa pensée. Une légère teinte rose recommençait à colorer ses joues, et ses yeux retrouvaient leur éclat.

Fabien la contemplait avec autant de surprise que d'admiration.

Il n'avait pas cru, jusqu'à ce jour, qu'une beauté si parfaite pût exister.

Le cocher, après avoir entendu la lecture du procès-verbal rédigé par le brigadier des gardiens de la paix, était revenu prendre possession de son siège.

—La voiture est-elle en état de nous ramener à la maison? lui demanda Angèle.

—Parfaitement, madame, il n'y a que les panneaux d'endommagés... Ni le train, ni les roues n'ont souffert... Nous pouvons marcher sans crainte...

—Rentrons, alors...

Angèle ajouta en s'adressant à Fabien :

—Le docteur Thompson sera profondément reconnaissant, monsieur, de l'assistance que vous avez bien voulu nous prêter. J'espère que nous aurons le plaisir de vous revoir bientôt...

—J'espère avoir ce thonneur, madame... répondit le jeune homme en enveloppant Marthe d'un regard chargé de flammes. Je me permettrai d'aller prendre des nouvelles de mademoiselle, à qui je vous prie de me présenter...

—Monsieur le comte de Chatelux, dit Angèle à l'orphelino en lui désignant Fabien. C'est à lui que nous devons d'avoir vu cesser votre évanouissement.

—Je vous remercie, monsieur... fit Marthe en accompagnant ces paroles d'un gracieux sourire. J'espère aussi vous revoir, puisque vous êtes connu du docteur Thompson...

—Je n'aurai garde de décliner l'invitation qu'il a bien voulu m'adresser... J'assisterai à la soirée de lundi, et je pense qu'il vous restera tout au plus le souvenir de l'accident auquel je dois le bonheur de vous connaître.

Marthe rougit légèrement, et ses prunelles bleues se voilèrent sous ses longs cils.

Fabien salua les deux femmes, et sur un ordre d'Angèle le cocher mit ses chevaux au trot.

Fabien rêveur regarda le landau s'éloigner.

—Quel admirable visage! murmurait-il sans presque en avoir conscience. Une Vierge de Raphaël descendue de son cadre! Quelle voix de cristal! Quel créature exquise!

La voiture avait disparu qu'il restait encore immobile à la même place.

La Fouine se trouvait trop loin pour entendre un seul mot de ce qui venait d'être dit entre Angèle, Marthe et Fabien; mais en voyant filer le landau il s'était empressé de crier à son cocher:

—Haut la patte, mon vieux! En voilà du temps perdu! Emboîtons la guimbarde!...

Le fiacre reprit chasse en conservant religieusement sa distance.

Rue de Miromesnil, le cocher de grande remise arrêta son attelage devant l'hôtel, demanda: La porte! et fit entrer le landau dans la cour.

Aussitôt la Fouine paya son cocher et, ses outils de pêche sur l'épaule, s'installa sur le trottoir, juste en face de la maison du docteur.

Trois minutes après le landau ressortit à vide et alla faire halte cinquante pas plus loin, à la porte de la boutique d'un marchand de vins.

Le cocher mit pied à terre et franchit le seuil de cette boutique.

La Fouine en fit autant derrière lui.

X

—Je veux absolument savoir ce qu'est la jolie demoiselle... pensait le jeune pêcheur. Les cochers, c'est bavard... Je vas faire bavarder un peu celui-là...

Le cocher de grande remise s'était fait servir une demi-bouteille de vin blanc.

La Fouine en demanda autant, alla s'asseoir tout près de lui, et dit, en désignant de la main le landau stationnant près du trottoir et dont on voyait le panneau crevé:

—Ah! ça, mon brave, on est sûr et certain de ne pas manger de courants d'air dans votre guimbarde;... Sapristi! quelle ouverture!... Est-ce que c'est une invention nouvelle?

Tout en bourrant sa pipe le cocher répliqua:

—Une ouverture qui coûtera bon à la Compagnie des tramways.

—Ah! C'est un tramway qui vous a taponné comme ça... lazette, il a cogné ferme!... Vous vous étiez donc mis sur la route.

—Pas du tout! Je revenais du bois de Boulogne où je connais tous les matins la parente et la pupille du fameux docteur Thompson...

—Ces deux madames que vous ramenez... interrompit la

Fouine. C'est la parente, la grosse qui est un peu mûre, et c'est la pupille, la jeune...

—Oui... A ce qu'il paraît du moins... Pour lors, j'arrivais à la place de l'Etoile, près de la station des tramways de Courbevoie...

Et le cocher raconta minutieusement ce que son interlocuteur savait aussi bien que lui.

—Oui... oui... l'indemnité sera conséquente... dit le jeune homme quant ce récit fut achevé; il n'y a point de votre faute. A votre santé, mon brave...

Et, après avoir trinqué avec le cocher, la Fouine paya sa demi-bouteille, reprit ses ustensiles, et quitta l'établissement du marchand de vins.

—C'est la pupille du docteur Thompson, qui est célèbre, à ce qu'il paraît, et qui demeure rue de Miromesnil, n°***. Voilà un renseignement qui va faire bigrement plaisir à m'sieu Paul, qui est si toqué de la demoiselle... En route pour Créteil!...

Puis le jeune homme se dirigea vers la gare Saint-Lazare, pour y prendre le chemin de fer de ceinture, en réfléchissant à tout ce qui lui était arrivé depuis la veille.

Nous savons déjà que les deux cadavres trouvés dans le bois de Boulogne avaient été portés à la Morgue, et les procès-verbaux envoyés à la préfecture de police.

Après avoir donné reçu des deux corps, le greffier de la Morgue s'était empressé de les faire placer dans l'amphithéâtre où la dépouille mortelle d'Antoine Fauvel se trouvait encore; il s'étonnait de la pâleur étrange, du ton d'ivoire ou de cire vierge des visages, il remarquait que cette pâleur était identique à celle du corps de Fauvel, de même que les membres restaient souples, exempts de toute rigidité cadavérique, comme ceux du bouquiniste de la rue Guénégaud.

—Voilà qui est absolument stupéfiant! se dit-il après un minutieux examen. On jurerait que ces deux-là sont morts de la même façon que celui-ci!...

Il assujéti son pince-nez et, s'approchant d'Amédée Duvernay, regarda l'endroit du cou où le médecin légiste avait trouvé l'avant-veille sur Fauvel l'incision longitudinale ayant déterminé la mort et prouvant le crime.

Terrifié, il recula.

L'incision, très visible, ouvrait ses lèvres pâles dans la chair froissée par nœud le coulant de la pendaison.

Tout tremblant, le greffier se pencha vers le cadavre de Virginie.

La trace faiblement rosée d'une incision semblable frappa son regard.

—Un crime, encore!... Un double crime!!! s'écria-t-il secoué par un frisson; il faut aviser qui de droit sans perdre une minute!...

Et il courut à la préfecture où le chef de la sûreté prenait en ce moment connaissance des rapports envoyés par le commissaire de police de Neuilly.

—Ah! c'est vous, mon cher greffier, lui dit le chef. Venez-vous chercher des ordres pour l'enterrement d'Antoine Fauvel?...

—Non, monsieur... ce qui m'amène est bien autrement grave...

—Ah! ah! qu'y a-t-il donc?

—Une chose absolument effrayante...

—Quelle est cette chose?...

—On vient d'apporter à la Morgue deux corps.

—Deux corps trouvés au Bois de Boulogne.

—C'est cela.

—Je le savais... Au moment où vous êtes entré je lisais les rapports qui les concernent. Il y a un pendu, et une jeune femme dont la mort doit être attribuée, selon toute apparence, soit à la rupture d'un anévrisme, soit à une congestion cérébrale...

— Quand l'homme a été accroché à une branche il ne vivait déjà plus, monsieur, s'écria le grossier de la Morgue. On l'avait assassiné ! et la jeune femme est morte frappée par le même assassin !...

— Que me dites-vous là ?

— L'exacte vérité... Vous pourrez le constater tout à l'heure par vos propres yeux !...

— Un crime a été commis ?...

— Un double crime. . . un triple crime plutôt, car la main qui a frappé cette nuit avait déjà frappé Fauvel. . .

Le chef de la sûreté fit un geste de stupeur et se leva très pâle.

— Fauvel, dit-il, portait au cou une incision longitudinale par laquelle s'était échappé tout son sang, jusqu'à la dernière goutte. . .

— Les deux cadavres portent au cou la même incision. . . C'est pour vous l'apprendre que je suis venu. . .

— Mais alors nous avons affaire à une bande d'assassins !

— Je ne sais à qui nous avons affaire. Je dis ce que j'ai vu. . . Le reste ne me regarde pas. . .

Rapidement le chef de la sûreté écrivit quelques lignes sur une feuille de papier qu'il mit sous enveloppe.

Il traça la suscription et frappa sur un timbre.

Un employé parut aussitôt et reçut l'ordre de porter, au plus vite, cette lettre à son adresse.

L'employé sortit.

Le destinataire était un des médecins de la préfecture.

Le chef endossa son pardessus ; prit son portefeuille et son chapeau et dit au greffier :

— Je vous accompagne. . . Nous entrerons au Palais en allant à la Morgue.

Un substitut de service venait d'arriver.

Quelques mots le mirent au courant de ce qui se passait.

La chose lui parut à ce point extraordinaire, invraisemblable, qu'il n'y pouvait croire.

— Venez avec nous, monsieur le substitut, fit le greffier, il faudra bien vous rendre à l'évidence.

— Soit ! J'y vais. . .

Tous trois partirent ensemble.

Le médecin-légiste, prévenu en toute hâte, arrivait à la Morgue en même temps qu'eux.

— Que se passe-t-il donc de grave, messieurs ? demanda-t-il.

— Vous allez voir, docteur. . . Entrons à l'amphithéâtre.

Le greffier les introduisit.

— Voilà les deux cadavres, messieurs. . . dit-il en désignant les corps d'Amédée Duvernay et de Virginie. Veuillez les examiner. . .

Le docteur était le même qui avait procédé aux constatations légales sur la dépouille mortelle du bouquiniste de la rue Guénégaud.

Il s'approcha, vivement impressionné avant tout examen par la pâleur exsangue, par le ton de cire vierge des visages.

Le chef de la sûreté regardait le cou d'Amédée.

Il vit la blessure béante.

— Le doute est impossible ! fit-il à haute voix. Cet homme a été tué de la même manière que Fauvel. Voyez docteur. Qu'en pensez-vous ?

Et du doigt il montrait la plaie.

Le médecin regarda à son tour et répondit :

— Vous avez raison, le doute est impossible. Voilà bien l'incision longitudinale ! La main qui a frappé Fauvel a frappé cet homme !. . . La jeune femme porte-t-elle la même blessure ?

— Oui, docteur.

On s'approcha de la pauvre Virginie, et sur son cou d'une forme charmante on constata la présence de l'incision meurtrière.

— Veuillez faire déshabiller les cadavres. . . commanda le médecin.

Les aides de l'amphithéâtre exécutèrent aussitôt cet ordre.

Aucune contusion, aucune trace de lutte ou de violence n'apparurent sur les deux corps.

— Oh ! oh ! messieurs ! s'écria le médecin-légiste, il me semble que si j'avais l'honneur de remplir les hautes fonctions de préfet de police, j'éprouverais une émotion sérieuse ! Il existe en ce moment à Paris des assassins qui tuent avec une précision scientifique et une habileté de main dénotant de longues études chirurgicales !. . . En trois jours trois personnes assassinées de la même façon, c'est terrible, c'est effrayant ! Il y a de quoi répandre la terreur dans la grande ville ! !

Le chef de la sûreté et le substitut hochèrent la tête affirmativement.

Le médecin reprit :

— L'identité de ce jeune homme et de cette jeune femme a-t-elle été constatée ?

— Non, docteur. On n'a découvert sur eux aucun papier. . . aucun indice, de quelque nature qu'il soit. . .

— Y a-t-il lieu de supposer que le vol a été le mobile du double crime ?

— Assurément non, on n'a touché ni aux petits bijoux de la femme, ni à l'argent que renfermaient les porte-monnaie.

— L'homme a été trouvé pendu, disait-on ?

— Oui. . . répondit le greffier, et voici la corde à laquelle il était attaché. . .

— Pourquoi pendre ce cadavre ? fit le médecin. Il y a là quelque chose d'absolument incompréhensible pour moi !. . . L'homme qui a pratiqué de semblables incisions est bien trop instruit pour supposer qu'on puisse se laisser prendre à une si grossière comédie !

Le chef de la sûreté avait reçu la corde des mains du greffier et l'examinait.

— Ceci doit provenir d'une écurie, dit-il, voilà des traces de crotton de cheval. . .

— Messieurs, reprit le docteur, ma mission est de constater que ce jeune homme et cette jeune femme sont morts frappés comme Antoine Fauvel, et vraisemblablement par la même main. . . Le reste vous regarde. C'est à vous de trouver les meurtriers. . . Je dis : LES, car à coup sûr ils sont plusieurs. Un homme agissant seul ne pourrait parvenir à tuer ainsi et, même étant donné des complices agissant ensemble, une chose reste inexplicable pour moi.

— Laquelle ? demanda le substitut.

— Les poignets et les chevilles sont nets. . . Ni ecchymoses, ni meurtrissures. . . Il a cependant fallu attacher les pieds et les mains des victimes pour les contraindre à l'immobilité tandis qu'on les saignait à blanc ! !

Le substitut hasarda cette question :

— Est-il certain que le massage du corps, opéré pour en faire sortir le sang, n'effacerait point toute trace ?

— Oh ! certain !. . . La moindre talure, la moindre éraflure de l'épiderme, apparaîtraient malgré le massage. . .

— Je cherche, moi, quel peut être le mobile des crimes, puisqu'on ne dépouille pas les victimes, dit le chef de la sûreté, et rien jusqu'à présent ne me semble pouvoir être un point de départ pour arriver à la découverte de la vérité. Nous ne sommes plus aux temps de honteuse ignorance où les illuminés, à la recherche d'un *grand-œuvre* chimérique, voulaient avoir du sang humain à jeter dans les creusets pour y faire de l'or ! au temps où des médecins sinistres ordonnaient des bains de sang !. . . Toute supposition se rattachant à ces monstruosités que Peuchet raconte tout au long dans les *Annales de la police*, serait absurde. On tue aujourd'hui dans un intérêt. On tue pour atteindre un but. . . Cet intérêt, quel est-il ? quel peut être ce but ? A ces questions il m'est impossible de répondre. . . En face de moi, je vois un mur ! Le mystère semble impénétrable !.

— Il faudra le pénétrer, cependant, dit le substitut.

— Certes, et le plus vite possible, en ayant grand soin de laisser Paris ignorer ce qui se passe, sous peine de voir se propager une épouvantable panique ! Laissons les journaux annoncer qu'un pendu et une femme morte de la rupture d'un anévrysme ont été trouvés au bois de Boulogne. Cela n'étonnera, cela n'alarmera personne. Nous agissons, nous, en secret.

— Avant tout, fit le substitut, il importe de constater l'identité des deux victimes...

— Ce sera probablement facile... les familles signaleront sans doute à la préfecture la disparition de ces malheureux. Peut-être aussi seront-ils reconnus à la salle d'exposition de la Morgue... L'identité constatée, nous chercherons qui pouvait avoir intérêt à commettre ces deux, ou plutôt ces trois crimes, car la connexion me paraît évidente, et nous arriverons aux criminels...

L'ordre fut donné de porter les corps d'Amédée et de Virginie dans la salle d'exposition, et de les étendre sur les dalles funèbres, derrière le vitrage légendaire.

Le chef de la sûreté se fit remettre la corde à laquelle Amédée Duvernay avait été trouvé suspendu, les humbles bijoux de Virginie et les deux porte-monnaie, après avoir fouillé lui-même de nouveau les vêtements pour s'assurer qu'ils ne renfermaient pas autre chose.

Le médecin dressa son procès-verbal et le chef de la sûreté pria le substitut de l'accompagner chez le préfet de police.

Celui-ci reçut aussitôt les deux magistrats, quoique un peu surpris de leur visite à cette heure matinale.

— De quoi s'agit-il, messieurs ? leur demanda-t-il en souriant. J'espère que vous ne venez pas m'annoncer un complot contre la sûreté de la République...

— Non, monsieur le préfet, répondit le chef, mais contre la sûreté publique...

— Un complot contre la sûreté publique ! répéta le haut fonctionnaire. C'est grave !

— Plus grave que vous ne pourriez le croire...

— Expliquez-vous.

— Je vais le faire à l'instant.

X

— Deux crimes viennent d'être commis, reprit le chef de la sûreté, deux crimes liés étroitement à celui qui s'est accompli il y a quelques jours sur la personne d'un nommé Fauvel, instigateur des vols de livres commis dans les bibliothèques de l'Etat, et receleur des livres volés...

— Ce Fauvel n'aurait-il donc pas été frappé par un complice désireux d'éviter une dénonciation ? demanda le préfet.

— Cela paraissait vraisemblable, mais n'est plus admissible aujourd'hui que deux personnes viennent d'être assassinées d'une façon identique.

Et le chef de la sûreté raconta par le menu ce que nos lecteurs savent déjà.

— Vous aviez raison, dit le préfet après avoir écouté ce récit terrible, la sécurité publique est en péril... Tout le monde est en droit de se croire menacé par ces attentats mystérieux dont les motifs sont inexplicables puisqu'ils n'ont point le vol pour objet. Que veulent les assassins ? Que cherchent-ils ? Pourquoi agissent-ils ? Si le public savait ce qui se passe, la terreur régnerait à Paris, et l'administration à la tête de laquelle je me trouve serait attaquée comme ne sachant ni prévenir les crimes, ni mettre la main sur les criminels...

— C'est pour cela, monsieur le préfet, que les faits accomplis doivent momentanément rester secrets...

— Rester secrets !... répéta le haut fonctionnaire, est-ce possible ?

— Possible et facile si vous voulez vous entendre avec le parquet et obtenir du procureur de la République qu'aucune communication ne soit faite aux journaux... On évitera par ce moyen d'alarmer les Parisiens et d'éloigner les étrangers... Pendant ce temps nous chercherons, avec d'autant plus de chance de trouver que les malfaiteurs croyant l'impunité certaine ne tiendront point sur leurs gardes... Bref, Paris, apprendra à la fois les crimes commis et l'arrestation des criminels...

— Plus de motifs d'épouvante, et l'honneur de l'administration sera sauf !...

— Soit. Je m'entendrai avec le parquet pour empêcher toute communication à la presse ; mais agissez vite, car les secrets

de cette nature ne sauraient être gardés longtemps... Comme certains composés chimiques, un peu plus tôt ou un peu plus tard ils font éclater le vase qui les renferme !

— Nous agissons vite... Je vais mettre l'affaire aux mains d'un de mes auxiliaires qui a toute ma confiance et qui la mérite... Raymond Fromental dont je vous ai parlé dernièrement.

— Raymond Fromental, est-il pas cet homme qui a subi une condamnation et à qui remise d'une partie de sa peine a été faite à la condition qu'il nous servirait ?

— C'est lui-même... Son fils ignore le passé et ne soupçonne point la situation actuelle de son père... Raymond, qui donnerait sa vie pour lui cacher tout, sollicite le retrait de son emploi et sa radiation des cadres. Je suis disposé à vous prier d'appuyer sa demande car je le considère, malgré sa faute, comme une créature absolument honnête... Il nous a d'ailleurs rendu de grands services... Mais, avant de redevenir maître de lui-même, il faut qu'il nous en rende encore un...

— Employez-le donc, et quand il vous aura rendu ce dernier service, parlez-moi de lui...

Le préfet renouvela à son subordonné la recommandation d'agir vite, et les deux magistrats se retirèrent.

* *

L'émoi avait été grand à l'hôtel de la rue de Miromesnil lorsque Angèle descendant de voiture avec Marthe raconta au docteur Thompson le danger très réel qu'elles venaient de courir.

Jacques fit prendre à la jeune fille une potion calmante, car une agitation fort grande succédait à l'évanouissement, et une crise nerveuse semblait imminente.

En outre, il enjoignit à l'orpheline d'aller goûter un peu de repos. Elle obéit d'autant plus volontiers qu'elle se sentait brisée et, regagnant sa chambre, elle s'étendit sur son lit.

Pascal, Angèle et Jacques se réunirent.

— Vous n'avez rien appris de particulier pendant votre promenade au Bois ? demanda le docteur à l'amie de Pascal.

— Au Bois, non... répondit-elle. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir une nouvelle très intéressante à vous donner. Ne cherchez point... vous ne devineriez jamais.

— Parle donc ? dit Pascal.

— Le comte Fabien de Chatelux a vu Marthe...

— Eh bien ?

— Eh bien, ce que vous aviez prévu s'est réalisé... La beauté de Marthe a produit sur lui son petit effet... A l'heure qu'il est ce naïf jeune homme est fou d'amour...

— Que s'est-il donc passé ?

— Rien que de très simple et que vous ne sachiez déjà. Pour que vous compreniez il suffira de mettre un nom sur un visage, le jeune homme galant qui grâce à son flacon de sels a tiré Marthe de son évanouissement n'est autre que le fils de la comtesse... Vous comptiez le présenter à votre pupille lundi prochain, pendant la soirée... La présentation est faite...

— Ce qui démontre une fois de plus qu'à quelque chose malheur est bon ! dit Pascal en riant.

— Et vous croyez que le jeune comte a été sérieusement atteint ? demanda Jacques Lagarde.

— Je fais plus que le croire, j'en suis sûr, et vous pouvez vous en rapporter à moi, je m'y connais !... J'étudiais sa physionomie tandis qu'il s'empressait auprès de nous ! L'admiration s'y peignait d'abord et, bientôt après, la passion. Pas de danger qu'il manque à la soirée de lundi.

— L'a-t-il affirmé ?

— Oui, en se nommant.

— Très bien... Je crois qu'il serait convenable de me présenter à son hôtel, pour le remercier de vous être venu en aide avec une si grande courtoisie.

— Une carte me semble suffisante... fit Pascal...

— Peut-être... mais j'ai besoin de voir le jeune homme chez lui et d'être connu de la comtesse... Les gens qui marchent en pleine lumière ne sont jamais suspects, et puisque le hasard

me permet d'entrer dans la maison, j'en profiterai. Qui sait d'ailleurs si cette visite ne me fournira pas le moyen que nous cherchons d'attirer le jeune homme où vous savez...

—Crains-tu donc que Marthe ne soit point un appât suffisant ? demanda Pascal.

—Marthe est un appât irrésistible, j'en suis convaincu, mais pour assurer la réussite il ne faut négliger aucune précaution... Le hasard nous sert encore plus que tu ne le crois.

—Comment ?

—La comtesse de Chatelux a reçu mon invitation, mais elle ne me connaît pas. Rien ne prouve qu'elle répondra à cette invitation que rendent seules excusable nos habitudes américaines et mon ignorance des usages parisiens... Le contraire même est probable... Mme de Chatelux est une grande dame, et comme telle elle doit tenir à la stricte observation des convenances, que mon procédé viole outrageusement, je ne me fais à cet égard aucune illusion...

—Le fils a dit qu'il viendrait...

—Le fils est un jeune homme, pas même majeur... Il propose, mais sa mère peut disposer et le contraindre d'obéir à des ordres formels, si ardent que soit d'ailleurs son désir de revoir Marthe. Quel prétexte aurait-il pour enfreindre ces ordres, car vous comprenez qu'il se gardera bien de dire à la comtesse qu'il est follement épris de la pupille du docteur Thompson... L'idée fixe des très jeunes gens (vous le savez aussi bien que moi) est de cacher à tous les regards leur premier amour, surtout aux regards maternels !

—N'est-il point à craindre que cette démarche te compromette ?

Jacques haussa les épaules.

—En quoi ? répondit-il. Fabien de Chatelux a secouru ma pupille... Je lui dois et je lui fais une visite de remerciement. Qu'y a-t-il de plus simple, de plus naturel ? J'agis en homme du monde, en homme bien élevé, et je décide peut-être la comtesse, *ipso facto*, à assister à la soirée de lundi...

—Agis donc à ta guise...

—Et là ne se borneront pas mes démarches..., reprit le pseudo-Thompson.

—Que veux-tu faire de plus ?

—Je n'aime point parler de mes plans avant qu'ils soient muris et prêts à être exécutés... Vous me verrez à l'œuvre... A-t-on des nouvelles de ces Fromental ?

—Non... Je me suis informé... Le père et le fils sont absents.

—J'ai envoyé une lettre d'invitation, mais viendront-ils ? S'ils ne viennent pas, il faudra s'occuper d'eux sérieusement. Pour se cacher ils n'ont aucun motif, donc on peut les trouver !

—Et on les trouvera... dit Pascal.

—Moi, comme ce n'est pas aujourd'hui jour de consultations, je m'occuperai de nos affaires...

Un domestique vint prévenir que le déjeuner était servi.

—Nous descendrons dans un instant... répondit Jacques, puis, quand le domestique se fut retiré, il ajouta :

—Un mot relativement à Marthe, ma chère Angèle... Vous causez beaucoup avec elle... Elle a toute confiance en vous.

—Sans doute...

—Ne vous a-t-elle point, ces jours-ci, parlé de son passé, de sa position actuelle, de son avenir ?

—Elle ne m'a entretenu de rien de semblable. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

—Parce que je voudrais pouvoir attribuer à une cause quelconque la tristesse si visible qui s'est emparée d'elle depuis son départ du *Petit-Castel*. Il me paraît impossible que vous ne vous soyez point aperçue du grand changement qui s'est fait en elle...

—Je l'ai trouvée un peu sombre en effet... répondit Pascal, mais j'ai supposé que le chagrin résultant de la mort de sa mère s'imposait à elle avec une nouvelle force. Ces sortes de crises intermittentes ne sont pas rares.

—Que ce soit cela ou autre chose, elle ne m'a fait aucune confiance... dit l'ex-marchande à la toilette.

—Cette enfant a un secret qu'elle nous cache... reprit Jacques.

—Imagination !

—Non, certitude !... Vous êtes en vérité peu clairvoyants si sa contrainte à certaines heures ne vous saute pas aux yeux.

—Que crois-tu donc ?

—Je ne crois rien de particulier... Je me perds en conjectures...

—Supposes-tu qu'elle ait deviné nos projets ?

—Quant à cela, non ! Cent fois non ! C'est impossible !... Son changement vient d'une souffrance, d'un chagrin récent ! Ses mains brûlantes prouvent la fièvre... ses pupilles rougies attestent les nuits sans sommeil... Marthe a quelque chose que je ne puis deviner, quelque chose que je veux, que je dois connaître... Cherchons ! ce qu'on cherche bien, on le trouve.

—Eh ! que t'importe ? répliqua Pascal, un peu surpris de l'animation avec laquelle le médecin venait de parler. Marthe est entre nos mains un instrument et pas autre chose. Quand elle nous aura rendu sans le savoir les services que nous attendons d'elle... quand elle aura joué inconsciemment le rôle du lard dans la souricière, enfin quand l'instrument ne sera plus utile, tu n'auras point l'intention, j'imagine, d'en embarrasser notre vie ! Pourquoi donc t'inquiéterais-tu de ses souffrances hypothétiques et de ses chagrins supposés ?

Jacques avait tressailli en écoutant Pascal.

—Qui peut répondre de l'avenir ? murmura-t-il.

—Oh ! oh ! s'écria l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux, voilà une parole qui trahit ta pensée malgré toi, mon cher !

—Vraiment ? fit Jacques avec un sourire.

—Je commence à croire que tu n'as pas pu te soustraire à l'influence de la beauté de Marthe... L'orpheline fait naître dans ton cœur une de ces passions que tu traitais de folies il y a quelques jours à peine. Bref, tu es amoureux à en perdre la tête... Est-ce exact ?

Le médecin regarda Pascal, et répondit avec un nouveau sourire :

—Peut-être oui... peut-être non. Qui peut se vanter de se bien connaître ? Allons déjeuner...

On descendit à la salle à manger.

Pendant le repas qui fut court, Jacques se montra soucieux et préoccupé.

—Vas-tu sortir ? demanda-t-il à Pascal en quittant la table.

—Non... j'attendrai ici pour connaître le résultat de ta visite à l'hôtel de Chatelux...

—Donne l'ordre d'atteler, je te prie. Je vais voir Marthe et je partirai ensuite...

Jacques se rendit avec Angèle à la chambre de la jeune fille. Marthe somnifiait, mais le bruit qui fit la porte en s'ouvrant la tira de son assoupissement.

Angèle était entrée la première.

—Ma chère mignonne, dit-elle, c'est le docteur qui désire vous voir...

—Qu'il vienne... répliqua l'orpheline, il me trouvera beaucoup mieux...

À peine venait-elle de prononcer ces mots que Jacques franchit le seuil.

Une fièvre violente brûlait son sang, faisait battre ses artères et précipitait les mouvements de son cœur.

C'était la première fois qu'il pénétrait dans cette chambre et qu'il voyait Marthe couchée.

La gorge serrée par l'émotion il s'approcha du lit, prit la main de l'orpheline et compta les battements du pouls, tandis que son regard étudiait le visage fatigué.

—Je n'ai pas de fièvre... dit Marthe... la peur m'avait brisée, voilà tout... Je me sens remise...

—Cependant, chère enfant, répliqua Jacques, vos traits portent l'empreinte d'un malaise très réel, et qui ne date point

de ce matin... Vous souffrez certainement, et voilà plusieurs jours que je constate cet état de souffrance; il a commencé aussitôt après votre départ du *Petit-Castel*...

Marthe devint pourpre.

Cette rougeur soudaine ne pouvait échapper aux yeux perçants de Jacques.

—Avez-vous donc quelque chagrin? continua-t-il. Pourquoi me cachez-vous la cause de votre souffrance?... Peut-être me serait-il possible de la soulager...

—Mais je n'ai rien... balbutia la jeune fille avec un embarras manifeste, je ne vous cache rien...

—Jureriez-vous cela?

De nouveau Marthe rougit.

—Pourquoi me demander un serment quand je vous affirme que je n'ai rien? fit-elle. Doutez-vous donc de ma parole?

Jacques n'insista pas.

—Il vous faut du repos, dit-il, tâchez de dormir un peu. Ce soir je reviendrai vous voir à mon retour... A bientôt...

—A bientôt, docteur...

Le médecin enveloppa la jeune fille d'un regard ardent, tout en serrant la main qu'elle lui tendait; puis, s'arrachant à cette contemplation, il quitta la chambre avec Angèle.

—Qu'a-t-il donc? se demanda Marthe au moment où la porte se refermait derrière le docteur; je ne l'ai jamais vu ainsi... Ses regards avaient ce matin quelque chose d'étrange... Il m'a semblé que ses yeux étaient pleins de larmes... Pourquoi!

Après un instant de réflexion, elle se répondit:

—Sans doute, en me voyant couchée, il pensait à la dernière maladie de la fille qu'il a perdue, et cela ravivait ses douleurs paternelles... Pauvre docteur, comme il est bon, et comme il est clairvoyant... il s'aperçoit que je souffre... Je n'ai pas pu lui cacher ma tristesse, mais au moins je saurai lui cacher mon amour... Ah! cet amour, voilà le mal qui me mine, qui me tuera peut-être... A ce mal il n'y a qu'un seul remède. revoi Paul! Mais le reverrai-je?

La jeune fille appuya sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux. Elle ne dormait pas, cependant.

De grosses larmes s'échappaient une à une de ses paupières closes, et coulaient sur ses joues pâles.

FIN DE LA SIXIÈME PARTIE.

LA SEPTIÈME PARTIE A POUR TITRE :

LE FILS DU CONDAMNÉ!

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE SAINT-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

Se porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

E. LEMIEUX
MARCHANT-TAILLEUR

3—RUE SAINT-LAURENT—3

Expose constamment un grand assortiment de Tweeds de toutes nuances et qualités.

Toutes commandes exécutées avec le plus grand soin et sous le plus court délai.

Derniers patrons de Paris et de Londres.—Coupe garantie.

Les personnes qui ont besoin d'un habit de premier goût et très bien fini, devraient aller au magasin de

M. E. LEMIEUX

le tailleur populaire de la rue St-Laurent, près de la rue Craig.

ETRENNES!

Calendriers à Effeuille "Ephémérides"
POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés

et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORREADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi—Le Grann ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

MEUBLES!

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

15 Payable à la semaine.

MONTREAL

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

J. LESSARD & Cie, Editeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc. etc; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuillet, des causeries sur les modes, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'orner le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnés une mine précieuse de conseils, de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois.

Adressez: J. LESSARD & CIE, boîte de poste 1110, Montréal.

Ce numéro vous donne une chance de gagner 200 piastres.

AU BON MARCHÉ

MAISON

ALPHONSE VALIQUETTE

Nous sommes rendus au temps de l'année où les gens ont besoin de marchandises, et nous préférons faire à présent nos ventes à bon marché, afin que tout le monde puisse en profiter. Nous offrirons en vente, toute la semaine prochaine, une quantité spéciale de marchandises remarquablement à bon marché, à la satisfaction de tous et défilant toute compétition.

Un assortiment de Toile choisi, 5 cts.
 de Chemises de couleur, 25 cts.
 42 pièces de Pluche de soie, à 25 cts.
 Gants de kid, à choisir, 23 cts.
 Accoutrements en casimir, extra, 25 cts.
 600 pièces de Ruban données à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10c et au delà.

VOLANTS EN DENTELLE

Importation spéciale de quatre boîtes de ces marchandises, que l'on vend au comptant pour un grand escompte, et avec une grande réduction sur les prix du printemps, et nos premiers prix.

Habilllements à moitié prix et moins encore, de 5, 7, 10 et 12 cts, beaucoup pure laine.
 Etoffes à Robes noires, 15, 20, 25c, vendues ailleurs 25, 30 et 40c.
 Cachemires pour tous les goûts, de 20c en montant.

La Semaine prochaine—Spécialité dans les Soies

50c au lieu de 90c. 73c au lieu de \$1.00. 95 au lieu de \$1.25.

DEMANDEZ A LES VOIR.

Flanelles de toutes sortes et de toutes couleurs, comme on en a jamais vu à Montréal.

Enfin nous offrons tout ce qui peut être avantageux au public, surtout pour nos importations du printemps, et nous défions toute compétition pour la beauté, la bonté et le stylish de nos articles, surtout il faut remarquer le bas prix de nos marchandises.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871

MONTREAL

OCCASION !!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	-	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	-	15c.
LA HAINE 2e vol.	-	15c.
LES ORPHELINES	-	15c.
LE CHOLÉRA	-	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	-	5c.
TROIS ANS EN CANADA	-	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	-	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'envolent rapidement.
 S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

L'EDITION HEBDOMADAIRE DE **LA PRESSE**

A UNE PIASTRE — (\$1.00) — PAR ANNEE

est, sans contredit,

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada, tant à cause de la variété de son contenu en général que de

LA BEAUTÉ DE SES FEUILLETONS

Pour abonnement, adressez

WURTELE & C^{ie}, Propriétaires,

1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL

PRIMES — PRIMES — PRIMES

N'oubliez pas que la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS offre à ses lecteurs des avantages magnifiques sous forme de Primes.

Conservez soigneusement les numéros de la BIBLIOTHÈQUE afin de participer au grand tirage qui aura lieu dans le mois d'Octobre.

Tous les Six Mois **\$300.00 DE PRIMES** Tous les Six Mois

PRIME PRINCIPALE - - \$200.00

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}, Propriétaires de la *Bibliothèque à Cinq Cents*

Boite B. P. 138.

1540, Rue Notre-Dame, Montréal